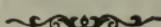


SECONDE PARTIE

LIVRES DIDACTIQUES ET SAPIENTIAUX



OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES.

584. — Quels sont les livres didactiques, sapientiaux et poétiques; division de la seconde partie.

On donne le nom de livres *didactiques* et *sapientiaux* à ceux des écrits de l'Ancien Testament qui ont pour objet plus spécial d'enseigner la sagesse, c'est-à-dire les règles et les moyens de bien vivre, d'où le nom de livres *moraux* par lequel on les désigne aussi quelquefois. Le titre de livres *sapientiaux* est spécialement réservé aux Proverbes, à l'Ecclésiaste, au Cantique des cantiques, à la Sagesse et à l'Ecclésiastique.

— Les Hébreux nomment livres *poétiques* Job, les Psaumes et les Proverbes, parce que ce sont les trois livres de l'Ancien Testament où les règles de la poésie hébraïque sont le plus constamment et le plus strictement observées. Job est *historique* en même temps que *didactique* : il sert, par la place que lui attribue la Vulgate, comme de transition entre les deux espèces d'écrits au milieu desquels il est placé, étant historique comme ceux qui le précédent et didactique comme ceux qui le suivent. Nous le rangeons parmi les livres didactiques, parce qu'il traite de questions morales dans sa presque totalité et parce qu'il n'est pas écrit en prose, mais en vers, comme les Psaumes et les Proverbes. Les premiers livres dont nous avons à nous occuper étant composés en vers hébreux, nous traiterons 1^o de la poésie hébraïque, et ensuite 2^o de Job, 3^o des Psaumes, 4^o des Proverbes, 5^o de l'Ecclésiaste, 6^o du Cantique des cantiques, 7^o de la Sagesse, et enfin 8^o de l'Ecclésiastique.

CHAPITRE PREMIER.

DE LA POÉSIE HÉBRAIQUE.

585. — Division du chapitre.

Nous nous occuperons dans cinq articles : 1^o de la poésie hébraïque en général ; 2^o du parallélisme ; 3^o des vers hébreux ; 4^o des strophes ; 5^o de quelques particularités de la poésie hébraïque.

ARTICLE I.

De la poésie hébraïque en général.

Utilité de cette étude. — Classification des livres poétiques de la Bible. — Caractère général de la poésie hébraïque. — Caractères particuliers.

586. — Quelle utilité y a-t-il à connaître la forme de la poésie hébraïque ?

L'étude de la forme de la poésie hébraïque n'est pas une étude de pure curiosité. En connaissant bien les règles auxquelles elle était soumise, on comprend mieux un certain nombre d'écrits de l'Ancien Testament, c'est-à-dire ceux qui sont composés en vers et qui, à cause même de leur style, sont les plus obscurs et les plus difficiles de tous. Or, ces écrits sont nombreux, puisqu'ils renferment près de la moitié de l'Ancien Testament hébreu, c'est-à-dire les livres sapientiaux et les prophètes (1); les livres historiques eux-mêmes contiennent beaucoup de morceaux poétiques.

(1) On ne compte d'ordinaire, d'après les Juifs, que trois livres proprement poétiques, Job depuis III, 2 jusqu'à XLII, 6, les Psaumes et les Proverbes, n° 584; mais les Lamentations, le Cantique des cantiques, Isaïe et une grande partie des prophètes sont aussi écrits dans une forme poétique particulière ou contiennent des morceaux en vers.

587. — De la classification des livres poétiques de la Bible.

1^o On s'est donné beaucoup de peine pour *classer* les poèmes hébreux dans les *genres littéraires* connus des Grecs et des Latins. Cette peine est assez inutile. La Poétique d'Aristote ne donne pas la forme nécessaire de toute poésie, et Job, pour n'être pas un drame selon le type hellénique, n'en est pas moins un magnifique poème.

2^o La poésie de la Bible est en général *lyrique*. On peut la subdiviser en didactique, gnomique, élégiaque, dramatique même, si l'on veut, mais aucun de ces genres n'est parfaitement tranché ; toutes les subdivisions rentrent plus ou moins les unes dans les autres, et tous les poètes d'Israël sont des lyriques, en ce sens qu'ils expriment toujours les sentiments personnels qu'ils éprouvent.

3^o Le véritable caractère des chants hébreux, c'est qu'ils sont *religieux*. Dieu, qui les inspire, y occupe toujours la première place, quand il n'en est pas le sujet unique. Les Psaumes, en particulier, sont remplis de Dieu. De là l'enthousiasme, le lyrisme des poètes d'Israël, et cet accent particulier qui a fait de leurs chants les chants de l'univers chrétien.

588. — Caractère général de la poésie hébraïque.

1^o La poésie hébraïque a cela de commun avec toutes les poésies du monde, que son langage est plein d'éclat et de magnificence. Dans toutes les littératures, les poètes se distinguent des prosateurs par un style plus brillant, plus vif, plus harmonieux et plus imagé. Les poètes orientaux ne diffèrent, sous ce rapport, de nos poètes occidentaux que par une plus grande hardiesse, une profusion plus abondante de métaphores, des hyperboles plus fortes, un coloris plus riche, dont la vivacité égale celle de leur soleil : tous ces traits se remarquent dans la poésie biblique.

Aucune partie du globe n'offre, dans un aussi petit espace, une variété pareille à celle de la Palestine. On y trouve tous les climats, les montagnes et les plaines, la mer et le Jourdain, les champs fertiles et l'aride désert, une flore et une

faune variées. Quelle abondance d'images offre au poète d'Israël cette terre bénie ! n°s 345 et 432-441. Les comparaisons pleines de grâce ou de grandeur s'offrent en foule à son imagination, depuis les cèdres du Liban et les pics neigeux de l'Hermon jusqu'aux lis de la vallée et aux plantations de roses de Jéricho. Il peut contempler tous les grands spectacles de la nature, l'orage qui gronde au sommet des montagnes et les soulèvements majestueux des flots de la mer. La langue qu'il a à sa disposition, et qui est toute composée de termes concrets, vient enrichir encore d'innombrables figures le langage du poète et fournir d'inépuisables couleurs à sa palette. L'hébreu n'est pas un idiome riche ; il a cependant de nombreuses expressions pour peindre la nature et exprimer les sentiments religieux, et quel admirable usage sait en faire un artiste comme David ou comme l'auteur de Job ! Leur poésie est toujours une peinture ; elle est souvent aussi une musique. Des mots bien formés, des sons imitatifs, donnent à la pensée un merveilleux relief. Enfin, la simplicité de la syntaxe imprime aux poèmes hébreux un cachet particulier qui en augmente le charme.

2^e Un certain nombre d'images reviennent fréquemment dans la poésie hébraïque, et il importe d'en connaître exactement la signification pour bien comprendre nos livres sacrés. — Avant que le Christianisme eût adouci les mœurs, la guerre était beaucoup plus cruelle et plus sanglante qu'aujourd'hui ; elle n'était que meurtres et rapines sans fin ; la *guerre* et la *violence* sont par conséquent synonymes du plus grand des *maux*, et la *paix*, au contraire, signifie le *bonheur* et l'ensemble de tous les biens. — En dehors de la guerre à main armée, les maux dont les hommes d'alors avaient le plus à souffrir étaient d'abord l'*oppression* du faible par le fort, du petit par le puissant, et ensuite la *tromperie* et la *fourberie*, vices très communs en Orient. Aussi ces deux espèces de péchés sont-elles considérées dans les Psaumes et dans les prophètes comme celles qui résument tous les autres, tandis que la *justice*, opposée à la violence qui opprime, et la *sincérité* ou la fuite du mensonge sont regardées comme la

perfection, Ps. xiv, etc. La *lumière* du jour, grâce à laquelle on est en sécurité, est l'emblème du *bien*; les *ténèbres* de la nuit, pendant lesquelles le méchant peut nuire plus aisément, sont le symbole du *mal*. L'*eau* qui rafraîchit, la *source* qui fertilise le sol qu'elle arrose, l'*arbre* et l'*ombre* qui reposent, dans ces pays brûlés par le soleil, sont l'image du *bonheur* et de la *joie*; la *sécheresse*, l'aridité du désert, celle de l'*affliction* et de la *souffrance*.

589. — Caractères particuliers de la poésie hébraïque.

Mais, dans toutes les langues, la poésie ne se distingue pas seulement de la prose par le style, elle s'en distingue aussi par la forme. A ce langage divin il faut un rythme, une cadence particulière, je ne sais quelle harmonieuse symétrie qui rende mieux que le terre à terre de la langue vulgaire les sentiments dont déborde l'âme, transportée par l'enthousiasme dans une région supérieure et voulant exprimer par une manière de parler extraordinaire des idées et des émotions qui ne sont pas communes. De là des règles plus ou moins difficiles auxquelles s'astreint le poète, un moule artificiel dans lequel il doit couler sa pensée.

Si le fond du style est le même chez tous les poètes, la forme de la poésie n'est pas semblable chez les différents peuples : elle varie selon le génie des langues et de ceux qui les parlent. Le vers grec et latin est mesuré par la quantité des syllabes qui le composent ; le vers français est essentiellement constitué par le nombre des syllabes et par la rime. Chez les Hébreux, nous ne rencontrons pas la rime ; d'après plusieurs orientalistes, on y trouve une certaine mesure prosodique ; mais, de l'avis de tous, ce qui distingue particulièrement la poésie hébraïque et lui donne une physionomie propre, tout à fait distincte de celle de la poésie des langues occidentales, c'est le *parallélisme*.

ARTICLE II.

Du parallélisme.

Découverte du parallélisme en 1753. — Difficulté de le reconnaître quelquefois dans les versions. — Définition. — Espèces. — Moyens d'en varier la monotonie. — Utilité de la connaissance du parallélisme.

* 590. — Le parallélisme de la poésie hébraïque signalé pour la première fois en 1753.

1^o C'est Lowth qui, le premier, dans ses *Leçons sur la poésie sacrée des Hébreux*, publiées en 1753 à Oxford, où il était professeur, a établi l'existence du parallélisme dans la poésie hébraïque et a créé le mot, *parallelismus membrorum*, aujourd'hui universellement adopté (1).

2^o Le trait le plus caractéristique de la poésie hébraïque, qui nous paraît aujourd'hui si saillant et en quelque sorte si palpable, n'avait donc pas été soupçonné par les anciens ; du moins ne l'ont-ils pas signalé en tant que mécanisme poétique, et n'en ont-ils tiré aucun parti pour l'interprétation de l'Écriture. Il est vrai que la plupart des Pères et des commentateurs n'ont pu lire les livres poétiques de l'Ancien Testament dans la langue originale, et que le parallélisme n'est pas toujours aussi visible dans les traductions que dans le texte primitif.

3^o « Le lecteur qui ne connaît la Bible que par nos versions ordinaires a de la peine à distinguer la poésie de la prose, dit M. Reuss (2). Elles ne se ressemblent que trop par la forme qu'on donne au texte dans l'impression, et malheureusement les traducteurs se sont bien peu préoccupés autrefois du besoin d'en faire sentir la différence. Ils peuvent alléguer comme excuse que les docteurs juifs eux-mêmes, des mains desquels nous avons reçu les originaux, ne paraissent pas

(1) L'Allemand Herder en a popularisé et complété la notion dans son livre de l'*Esprit de la poésie hébraïque*, Dessau, 1782 et 1783, traduit en français par M^{me} de Carlowitz. L'abbé du Contant de la Motte l'exposa en France dans son *Traité sur la poésie et la musique des Hébreux*, en 1781.

(2) Reuss, *Le Psautier*, p. 41.

l'avoir nettement entrevue. Ce n'est que bien tard, au moyen âge, que ceux-ci ont cherché à signaler le caractère poétique de certains livres, en y appliquant un autre système d'accents, c'est-à-dire de signes de prononciation musicale, que celui qui était employé pour la prose, laquelle se récitait également à la synagogue d'une manière cadencée. Les livres auxquels nous faisons allusion étaient les Psaumes, les Proverbes et Job. On alla même plus loin encore à l'égard de quelques morceaux de poésie insérés dans les livres historiques, et dont on disposa le texte d'une façon assez curieuse, mais qui trahissait en même temps l'absence de toute critique esthétique chez les rédacteurs. Mais cette méthode ne prévalut pas, et il n'y en a nulle trace dans les traductions. Les copistes grecs seuls, chez lesquels on peut supposer un goût littéraire plus développé, prirent l'habitude (1) d'écrire les livres que nous venons de nommer, et quelques autres encore plus ou moins judicieusement choisis, en coupant les lignes comme nous faisons en écrivant des vers. Il y a donc là de quoi faire avancer l'intelligence des textes et en aider l'appréciation, rien que par les soins qu'on mettra à en rétablir la forme telle qu'elle a dû se présenter à l'esprit des auteurs mêmes, qui ne disposaient pas des moyens matériels de la rendre visible à l'œil. »

4° Les Psaumes et les autres livres poétiques de l'Ancien Testament sont imprimés chez nous comme si l'on imprimait Homère et Virgile sans tenir compte de la fin du vers et sans aller à la ligne pour le commencement du vers suivant. Pour combien de lecteurs de l'*Iliade* et de l'*Énéide* la forme de la poésie grecque et latine ne serait-elle pas ainsi perdue? Néanmoins, avec un peu d'attention, il est aisé de retrouver le parallélisme du livre original, dans notre Vulgate latine, sinon dans les traductions françaises, qui n'ont pas suivi toujours d'assez près le texte et ne sont trop souvent que des paraphrases, dans lesquelles la forme poétique des chants hébreux est dénaturée parce qu'elle était ignorée.

(1) Comme par exemple dans le *Codex Sinaiticus*, découvert au mont Sinaï par Tischendorf. Cf. nos 596, note, et 668, note.

* 591. — Difficulté de distinguer le parallélisme dans les versions, causée, en plusieurs cas, par la coupure inexacte des versets.

Cependant, pour reconnaître le parallélisme dans certaines éditions latines il faut suivre plutôt le sens que les versets.

La loi du parallélisme était encore inconnue quand a été faite la division des versets dans la Bible, division généralement attribuée à Robert Étienne, qui l'aurait fixée dans ses éditions de la Bible hébraïque, grecque et latine, de 1551 à 1553, n° 92. Par suite de cette ignorance, les coupures portent plus d'une fois à faux. Dans le Psaume XLI (hébreu XLII), versets 6 et 7 :

Pourquoi t'affliges-tu, ô mon âme,
Pourquoi te troubles-tu?
Espère en Dieu, car je le louerai sans cesse ;
Il est le salut de ma face, il est mon Dieu.

La fin de la strophe a été ainsi coupée : « 6. Espère en Dieu, parce que je le louerai encore ; il est le salut de ma face, 7, et mon Dieu (1). » Ces fausses coupures ont été rectifiées dans un grand nombre d'éditions. Dans le chant liturgique, la division des vers est aussi très souvent corrigée.

592. — Définition du parallélisme.

1^o Lowth définit le *parallélisme* la correspondance d'un vers avec un autre. Il l'appelle le *parallélisme des membres*, parce quela répétition de deux ou trois *membres* parallèles est un des caractères constitutifs de la poésie hébraïque, où il n'y a jamais de vers isolé. C'est une sorte de rime de la pensée, une symétrie de l'idée, exprimée ordinairement deux fois, ou quelquefois trois, en termes différents, tantôt synonymes, tantôt opposés.

Langue
du-juste
argent choisi.

Cœur
des-méchants
sans valeur.

Prov., x, 20 (2)

(1) Voir plusieurs exemples dans M. l'abbé Bertrand, *Les Psaumes disposés suivant le parallélisme, traduits de l'hébreu*, Introduction, p. XXXVI-XXXVII. Le seul Ps. XXXIX, héb. XL, offre plusieurs cas de fausses divisions.

(2) Il y a dans cet exemple de parallélisme une très belle opposition

2° On a comparé le parallélisme au balancement d'une fronde; on pourrait le comparer peut-être plus justement au mouvement d'un balancier qui va et revient sur lui-même. Ces répétitions de la même pensée décèlent un trait du caractère oriental qui est plus lent que vif, qui n'a jamais attaché au temps la même valeur que nous, et s'est toujours complu dans la méditation des mêmes idées. Il faut d'ailleurs reconnaître que le parallélisme est jusqu'à un certain point dans la nature des choses, au moins pour le chant, puisque les refrains sont de toutes les époques et de tous les pays.

593. — Des diverses espèces de parallélisme.

Nous avons dit qu'on peut comparer le parallélisme au mouvement d'un balancier. Rien n'est plus monotone en soi que la régularité de ce va-et-vient qui ne change jamais. La variété est cependant un élément nécessaire de la beauté. La monotonie ne devait-elle donc pas devenir l'écueil fatal de toutes les compositions poétiques d'Israël? Ce danger a été évité beaucoup mieux que dans nos poèmes en vers alexandrins, grâce à la souplesse du génie hébraïque et à la diversité des combinaisons qu'il a su introduire dans le parallélisme. Il y en a quatre espèces principales, qu'on appelle parallélisme synonymique, antithétique, synthétique et rythmique.

1° Le parallélisme est *synonymique* quand les membres parallèles se correspondent en exprimant en termes équivalents le même sens. Assez fréquemment, il y a gradation dans la pensée, quoique elle reste实质iellement la même dans les deux membres. On trouve de nombreux exemples de cette espèce de parallélisme dans les psaumes. Lowth a signalé

de mots en même temps que de pensées. Ce qui vaut le moins dans l'homme, d'après les versets qui précèdent, c'est la langue, et néanmoins elle est très précieuse dans le juste; au contraire, ce qui vaut le plus, le cœur, n'a pas de prix dans le méchant. — Le vers que nous avons cité est construit, en hébreu, avec encore plus d'artifice dans l'original que dans la traduction; c'est mot à mot : « Argent choisi — langue — du juste; cœur — des méchants — sans valeur. » La langue et le cœur désignent ici du reste la même chose, la pensée et le sentiment.

déjà, comme un des plus beaux, le psaume cxiv (selon l'hébreu, première partie du psaume cxiii, selon la Vulgate) :

Quand Israël sortit de l'Égypte,
La maison de Jacob, [du milieu] d'un peuple barbare,
Juda devint son sanctuaire,
Israël, son royaume.

La mer [le] vit et elle s'enfuit,
Le Jourdain recula en arrière,
Les montagnes bondirent comme des béliers,
Les collines, comme des agneaux.

Pourquoi t'enfuir, ô mer ?
[Pourquoi], Jourdain, reculer en arrière ?
[Pourquoi] bondir comme des béliers, ô montagnes,
[Et vous], collines, comme des agneaux ?

Tremble devant la face du Seigneur, ô terre !
Devant la face du Dieu de Jacob,
Qui change la pierre en sources abondantes ;
Et le rocher en ruisseaux d'eau [vive].

2° Le parallélisme est *antithétique* quand les deux membres se correspondent l'un à l'autre par une opposition de termes ou de sentiments. Cette espèce de parallélisme est surtout usitée dans les Proverbes, parce qu'elle est conforme à l'esprit de la poésie gnomique : l'antithèse fait mieux ressortir la pensée qui est le fond de la sentence et de la maxime :

Les coups de l'ami sont fidèles,
Les baisers de l'ennemi sont perfides.
L'homme rassasié dédaigne le miel.
L'affamé [trouve] doux même ce qui est amer.

PROV., XXVII, 6-7.

On en rencontre aussi de beaux exemples dans les Psaumes :

Ceux-ci se confiaient dans leurs chariots, ceux-là dans leurs
Et nous dans le nom de Jéhovah, notre Dieu. [coursiers,
Ils ont fléchi, ils sont tombés ;
Et nous, nous sommes debout, nous sommes fermes.

PS. XIX (XX), 8-9.

3° Le parallélisme est *synthétique* quand il consiste seulement dans une ressemblance de construction ou de mesure : les mots ne correspondent pas aux mots et les membres de

phrase aux membres de phrase comme équivalents ou opposés par le sens, mais la tournure et la forme sont identiques : le sujet répond au sujet, le verbe au verbe, l'adjectif à l'adjectif et la mesure est la même. La seconde partie du Ps. XVIII (xix), *Cæli enarrant gloriam Dei*, contient des exemples remarquables de parallélisme synthétique :

La loi de Jéhovah est parfaite,
Récréant l'âme;
Le précepte de Jéhovah est fidèle,
Instruisant le simple;
Les commandements de Jéhovah sont justes,
Réjouissant le cœur;
Le décret de Jéhovah est pur,
Éclairant les yeux...
Plus désirable que l'or,
Que des monceaux d'or;
Plus doux que le miel,
Que le rayon de miel.

4° Le parallélisme est néanmoins quelquefois simplement apparent et ne consiste que dans une certaine analogie de construction ou dans le développement de la pensée en deux vers. Il est alors purement *rythmique* et se prête par-là même à des combinaisons infinies. Les poètes hébreux en font un usage assez fréquent, et c'est surtout grâce à lui et aux formes multiples qu'ils savent lui donner qu'ils ont réussi à éviter la monotonie à laquelle semblait les condamner fatallement la forme même de la poésie hébraïque.

* 594. — Des moyens employés par les poètes hébreux pour introduire la variété dans le parallélisme.

I. — Ils ont su introduire la variété dans toutes les formes de parallélisme par une multitude de procédés ingénieux dont nous n'énumérerons qu'un petit nombre.

1° Tantôt le verbe exprimé dans le premier membre est sous-entendu dans le second :

Quand Israël sortit de l'Égypte,
La maison de Jacob -- [du milieu] d'un peuple barbare,
Juda devint son sanctuaire,
Israël — son royaume.

Ps. cxiii, 1-2.

2° Tantôt le sujet du premier hémistiche devient régime du second :

Dans l'iniquité j'ai été formé,
Et dans le péché ma mère m'a conçu. Ps. L, 7.

3° Ou bien le discours direct est substitué à l'indirect :

Il est bon de louer Jéhovah,
Et de chanter ton nom, ô Très-haut. Ps. xci, 2.

4° Le parallélisme strict est rompu par l'emploi de diverses figures, de l'inversion, de l'interrogation, de l'exclamation, de l'ellipse :

Miserere mei, Deus, secundum magnam misericordiam tuam,
Et secundum multitudinem miserationum tuarum, — dele
[iniquitatem meam.]

Mon âme est troublée, beaucoup,
Et toi, Jéhovah, jusqu'à quand ? Ps. vi, 4.

Ils crient au secours... et point de sauveur,
Vers Jéhovah... et il ne leur répond pas. Ps. xvii, 42.

5° Le sens, suspendu dans le premier membre, n'est terminé que dans le second, et le parallélisme est indiqué par la répétition des mêmes mots :

Louez, serviteurs de Jéhovah,
Louez le nom de Jéhovah. Ps. cxii, 1.

II. — Ces moyens de varier le parallélisme, empruntés à la grammaire et à la rhétorique, ne sont pas les seuls qu'aient employés les poètes d'Israël. Ils ont eu recours encore à d'autres, qui modifient davantage la forme poétique et produisent une diversité plus grande.

1° La pensée que veut exprimer le poète embrasse quelquefois quatre membres, et alors, par un procédé analogue à celui de nos vers à rimes mêlées ou croisées, les membres parallèles ne se suivent pas deux à deux, mais sont intervertis, de sorte que, par exemple, le premier est parallèle avec le dernier et le second avec l'avant-dernier.

Mon fils, si ton cœur est sage,
Mon cœur se réjouira.

Mes reins tressailliront d'allégresse,
Quand tes lèvres proféreront des paroles sensées,

Prov., XXIII, 15-16.

Dans l'exemple suivant, le premier membre répond au troisième, et le second au quatrième :

J'enivrerai mes flèches de sang,
Mon épée se nourrira de chair,
Du sang des morts et des captifs,
De la tête des chefs ennemis.

Deut., XXXII, 42.

2° Les parallélismes synonymique et antithétique sont quelquefois employés simultanément :

La vérité germera de la terre,
La justice poindra des cieux.

Ps. LXXXIV, 12.

3° Le nombre des membres parallèles peut être multiplié et porté à trois ou même à quatre. Il est de trois dans cette imprécation de David, Ps. VII, 6 :

Que l'ennemi me poursuive et m'atteigne,
Qu'il foule ma vie aux pieds,
Qu'il me réduise en poussière !

Le Psaume XC, 5-6, nous présente quatre membres parallèles consécutifs, combinés deux à deux avec beaucoup d'art :

Ne crains point les terreurs de la nuit,
Ni la flèche lancée dans le jour,
Ni la peste qui s'avance dans l'obscurité,
Ni la contagion qui exerce ses ravages en plein midi.

4° Enfin la diversité de mesure dans le vers, c'est-à-dire du nombre de mots ou de syllabes mesurées qui le composent régulièrement, permet d'introduire un nouvel élément de variété dans le parallélisme, en alternant les vers de diverses mesures ou en les mêlant au gré du poète, comme nous aurons occasion de le dire plus tard. Nous en avons cité plus haut un exemple, tiré du psaume *Cæli enarrant gloriam Dei*, à propos du parallélisme synthétique, n° 593, 3° ; en voici un autre exemple, emprunté au Ps. XIV (Vulgate, XIII) :

L'insensé a dit dans son cœur :
Dieu n'est pas.

Ses œuvres sont corrompues, abominables;
Nul n'agit bien.

Jéhovah, du haut du ciel, jette les yeux
Sur les enfants des hommes,
Pour voir s'il est un homme sage,
Cherchant Dieu.

Tous ont dévié, tous sont pervertis;
Nul n'agit bien !

595. — Utilité de la connaissance du parallélisme.

1^o Tout ce que nous avons dit jusqu'ici du parallélisme montre clairement quel avantage offre cette forme particulière de la poésie hébraïque, pour faire passer cette dernière dans une langue différente, sans lui enlever complètement son cachet. Celles des formes poétiques qui consistent exclusivement dans la mesure prosodique ou la rime des mots, disparaissent nécessairement dans les traductions ; au contraire le parallélisme existant d'ordinaire, non dans les sons, mais dans la pensée même, peut être aisément conservé. On dirait que Dieu, qui voulait que les poèmes qu'il avait inspirés aux chantres d'Israël devinssent le chant et la prière de l'Église universelle et du monde entier, voulut aussi qu'ils fussent jetés dans un moule poétique capable d'être facilement transporté dans toutes les langues parlées sous le ciel.

2^o L'étude du parallélisme a donc une véritable importance littéraire, et puisque Dieu a voulu qu'une partie de la parole révélée nous fût transmise sous forme de poèmes, il ne peut pas être indifférent pour un chrétien de connaître les règles et les lois qui le régissent. Mais là n'est pas cependant le principal intérêt de cette étude. Elle a une utilité plus grande encore. S'il nous est avantageux de connaître les beautés littéraires de la Bible, il l'est bien davantage d'en pénétrer le sens. Or, la connaissance du parallélisme est un moyen puissant de mieux saisir la signification d'un grand nombre de passages, qu'on rencontre précisément dans les livres les plus obscurs et les plus difficiles de la Sainte Écriture. Bien des endroits des Psaumes, par exem-

ple, deviendront clairs et intelligibles à qui leur appliquera pour les comprendre les règles du parallélisme synonymique ou antithétique. Ainsi le sens d'*in virtute tua*, dans le passage suivant du Ps. cxxi, 7 :

Fiat pax in virtute tua
Et abundantia in turribus tuis

est déterminé par le parallélisme. Puisque *in virtute* correspond à *in turribus*, il doit avoir un sens analogue et désigner par conséquent ce qui fait la force de Jérusalem et lui assure la paix, c'est-à-dire ses murailles, comme l'a traduit S. Jérôme dans sa version des Psaumes sur l'hébreu, *in muris tuis* (1). De même, Ps. lxxv, 3 :

Et factus est in pace locus ejus,
Et habitatio ejus in Sion

le mot *in pace* doit désigner Jérusalem, *Salem*, séjour de la paix, parce qu'il correspond à Sion. Le parallélisme sert même quelquefois à déterminer la vraie leçon. Ainsi il prouve que dans le verset 17 du Ps. xxi, qui a une si grande portée, il faut lire avec notre Vulgate, *kā'arou, foderunt*, et non *kā'ari*, comme un lion, ainsi que le porte le texte massorétique, parce que cette dernière leçon détruit le parallélisme :

Foderunt manus meas et pedes meos,
Dinumeraverunt omnia ossa mea.

ARTICLE III.

Le vers hébreu.

Son existence. — Sa nature. — Espèces diverses

* 596. — De l'existence du vers hébreu.

L'existence d'un vers hébreu, constitué soit par la quantité prosodique des mots, soit par le nombre des syllabes, est tellement évidente dans le texte original, qu'on ne peut sérieusement la contester, quoique on n'ait pas songé pendant longtemps à la remarquer (2). Chaque membre du paral-

(1) Voir Kaulen, *Handbuch zur Vulgata*, 1870, p. 28-29.

(2) Les Pères connaissaient l'existence du vers hébreu, n° 597. Mais

lélisme forme un vers dans la poésie hébraïque. Quelques critiques ne le considèrent que comme un hémistiche, mais il paraît plus naturel et plus exact de le compter comme un vers complet, puisque le parallélisme se compose quelquefois de trois membres (1). Si le vers se composait de deux membres parallèles, le parallélisme de trois membres ne pourrait s'expliquer. Les Psaumes cxI et cxII, dont chaque membre parallèle commence par une lettre de l'alphabet, et dont le parallélisme est quelquefois triple, prouvent également que chaque membre forme un vers.

597. — Existe-t-il dans le vers hébreu une mesure proprement dite?

L'élément constitutif du vers hébreu, c'est la quantité prosodique, selon les uns, le nombre des syllabes selon les autres.

Plusieurs auteurs anciens, Josèphe (2), S. Jérôme et d'autres encore, ont affirmé que les vers hébreux étaient prosodiques; ils ont parlé d'hexamètres et de pentamètres. S. Jérôme dit en particulier des vers du livre de Job : *Hexametri versus sunt, dactylo spondæoque currentes, et propter linguæ idioma, crebro recipientes et alios pedes, non earumdem syllabarum sed eorumdem temporum. Interdum quoque*

comme ils lui attribuaient une mesure prosodique dont on ne retrouvait pas les traces, on a généralement cru, parmi les modernes, qu'il n'y avait pas en hébreu de vers proprement dits. On peut voir dans Ugolini, *Thesaurus*, t. xxxI, les principaux ouvrages publiés pour établir le contraire. — Dans l'antiquité, le commentaire des Psaumes qu'on trouve dans les œuvres de S. Athanase, sous le titre de *De titulis Psalmorum*, t. xxvII, col. 649-1344, divise exactement, à peu d'exceptions près, les Psaumes vers par vers. La version copte indique en chiffres le nombre de vers contenus dans les Psaumes. Les anciens manuscrits grecs du texte et même beaucoup de latins sont écrits vers par vers et vont à la ligne pour chaque vers. L'édition de Job, des Psaumes, des Proverbes, de l'Ecclésiaste, du Cantique des Cantiques et des prophètes, contenue dans le t. xxvIII de la Patrologie latine de Migne distingue chaque vers en allant à la ligne. Voir Antonelli, *Præfatio*, n° 30, Pat. gr., t. xxvII, col. 631-634, et les sources auxquelles il renvoie.

(1) Ps. VII, 6; xv, 3; xvIII, 9; Prov., I, 22, 27; Job, x, 17, etc.

(2) Josèphe, *Antiq. Jud.*, II, xvi, 4; VII, II, 3.

*rhythmus ipse dulcis et tinnulus fertur numeris lege metri soluti*s (1). Jusqu'à notre époque, on a rejeté, comme étant sans fondement, l'opinion de ces écrivains. M. Le Hir a tenté de la défendre en rapprochant la poésie hébraïque de la poésie syriaque (2). D'après lui le vers hébreu se compose, comme notre vers français, d'un nombre déterminé de syllabes. M. Bickell est allé plus loin; il croit, non sans vraisemblance, le vers hébreu analogue au vers syriaque et le fait consister en une combinaison d'iambes et de trochées.

* 598. — Le vers hébreu d'après M. Bickell.

D'après M. Bickell, 1^o le vers hébreu est composé d'un nombre déterminé de syllabes, sans distinction des brèves ou des longues (3). — 2^o Une syllabe accentuée alterne régulièrement avec une syllabe non accentuée, de sorte que si l'on donne aux pieds ainsi formés les noms de la prosodie classique, les *trochées* et les *iambes* entrent seuls dans la poésie hébraïque. L'accent est généralement placé sur la pénultième. Pour le déterminer, on doit consulter, non pas les règles des massorètes, mais les analogies de la langue syriaque. — 3^o Le vers le plus usité chez les Hébreux est le vers *heptasyllabique* ou de sept syllabes. Le livre de Job, III-XLII, 6, et celui des Proverbes tout entier, ainsi que la plu-

(1) S. Hieron., *Præf. in Job*. Voir tous les passages des anciens sur ce sujet, recueillis par M. Grandvaux, dans *Le Hir, Le livre de Job, introduction*, § III, p. 54 sq.; cf. p. 185, note.

(2) Dans *Le Rhythme chez les Hébreux*, *Le livre de Job*, p. 183-215. « En résumé, dit-il, p. 212, la prosodie hébraïque était des plus simples, comptait les syllabes sans les mesurer et les unissait toujours en nombres pairs, affectait de préférence certaines positions pour l'accent, mettait le parallélisme de la pensée à côté du parallélisme des termes dans les deux fractions du vers ou dans les deux moitiés du distique, et entremêlait les vers avec assez peu de régularité dans la même pièce. »

(3) Pour compter les syllabes, il faut modifier assez souvent la ponctuation massorétique. De plus, M. Bickell ne tient quelquefois aucun compte ni du *scheva*, ni des semi-voyelles, ni, dans la plupart des cas, des voyelles auxiliaires. Les voyelles initiales sont parfois élidées. — Les règles concernant la numération des syllabes sont encore bien loin d'être précises et certaines.

part des Psaumes, sont en vers de cette mesure (1). Il y a des vers de quatre, de cinq, de six et de neuf syllabes, etc., alternant quelquefois avec des vers de mesure différente (2).

* 599. — Exemple de vers heptasyllabique.

Voici comme exemple de vers heptasyllabique, d'après M. Bickell, le Ps. cx, hébreu cxI. Ce psaume étant alphabétique, n° 605, chacune des lettres de l'alphabet indique avec certitude le commencement de chaque vers.

'Odé Yahvé bkol lébab,
 Besód yeschárim v'édá.
 Gedólím má'se Yáhve,
 Drouschim lekól kheftséhem.
 Hod véhadár po'léhou,
 Vtsidqátho 'ómadth lá'ad.
 Zekr 'ásah lnifle'óthav,
 Khannoún verákhoum Yáhve.
 Tarp. náthan líre'éhou,
 Izkór l'olám beritho.
 Kokh má'sav híggid le'ammo,

Lathéth lam nákhłath góyim.
Ma'sé yadáv 'měth vmischpat,
Ne'mánim kól piqquóudá;
Smoukim la'ad le'ólam,
'Souyim be'méth veýáschar.
Pedouúth schalákh le'ámmo.
Tsívvá l'olám berítho;
Qadósch venóra' schméhou;
Rê'schith khokmá ir'ath Yah,
Sekl tób lekól 'oshéhem;
Thhillátho 'ómádth lá'ad (3).

(1) Voici, d'après le P. Gietmann, *De re metrica Hebræorum*, 1880, quels sont, indépendamment du livre de Job et des Proverbes, les poèmes composés de vers de sept syllabes : Gen., IV, 23-24; XLIX; Ex., XV; Num., XXI, 17-20; XXIII, 7-10; 18-24; XXIV, 3-9; 15-19; Deut., XXXII; I Sam., II, 1-10; II Sam., XXII; XXIII, 1-7; I Par., XVI, 8-36; Hab., III; Lam., V; Is., XIII-XIV, 3; XXXVIII, 10-20; XL-XLV, 14; XLVI; XLVIII-LI; LIII; LVI-LXVI; Ps. II; III; V-X; XV; XVI, XVIII; XIX, 1-8; XX-XXVI; XXVIII; XXIX; XXXI; XXXIII-XLI; XLIV-XLVII; XLIX-LI; LIV; LV; LVII-LXIV; LXVI; LXVII; LXIX-LXXXIII; LXXXVI; LXXXVIII; LXXXIX; XC; XCII; XCIV-XCVIII; C; CII-CXII; CXIV; CXV; CXXIII; CXXV; CXXXIV; CXXXV; CXXXIX-CXL; CXLIII; CXLV-CL. — On trouve chez les poètes grecs chrétiens des vers heptasyllabiques qui étaient inconnus aux poètes profanes et qui sont faits sans doute sur le modèle des vers syriaques, par exemple, l'*Hymne du soir*, de S. Grégoire de Nazianze, XXXII, t. XXXVII, col. 511-514.

(2) Voir Bickell, *Metrices bibliæ regulæ exemplis illustratæ*, Lipsia, 1879, p. 3-6.

(3) Bickell, *Carmina Veteris Testamenti metrice*, Innsbruck, 1882, p. 79-80.

ARTICLE IV.

Des strophes.

Leur existence. — Moyens de les distinguer.

600. — De l'existence des strophes dans la poésie hébraïque.

1° Un très grand nombre de poèmes de l'Ancien Testament sont partagés en strophes. La strophe est comme une prolongation du parallélisme, une sorte de rythme soutenu pendant une série de vers et superposé au rythme de chaque vers particulier. Ce qui constitue essentiellement la strophe, c'est qu'elle renferme une idée unique ou principale, dont l'ensemble de vers qui la forment contient le développement complet. Chaque vers n'est qu'un anneau de la chaîne totale, qui est la strophe. La strophe est une des règles de la poésie lyrique, dans la plupart des langues. En hébreu, on ne la rencontre pas seulement dans les Psaumes, où le chant en chœur la rendait indispensable, mais aussi dans le livre de Job, où les pensées se partagent en groupes très distincts, mais naturellement moins réguliers pour la longueur que dans l'ode.

2° F.-B. Kœster est le premier qui ait remarqué, en 1831, l'existence des strophes dans la poésie hébraïque (1). Aujourd'hui elle est admise par tous les orientalistes. On peut être en désaccord pour la détermination des strophes dans un poème donné ; on est unanime à accepter le principe. Dans quelques psaumes, la division strophique est si évidente qu'il suffit de les lire pour qu'elle s'impose. Tel est, par exemple, le Ps. III, qui se compose de quatre strophes de quatre vers (sauf la quatrième qui en a cinq) exprimant chacune une idée particulière :

Jéhovah, que mes ennemis sont nombreux!
Nombreux ceux qui s'élèvent contre moi,
Nombreux ceux qui disent de moi :
Point de salut pour lui en Dieu. — Sélah.

(1) *Die Strophen oder der Parallelismus der Verse der Hebräischen Poesie*, dans les *Studien und Kritiken*, 1831, p. 40-114.

Mais toi, Jéhovah, tu es mon bouclier,
 Ma gloire, celui qui relève ma tête.
 Ma voix invoque Jéhovah
 Et il m'exauce de sa montagne sainte. — *Sélah.*

Moi je me couche et je me réveille sans inquiétude,
 Parce que Jéhovah est mon soutien.
 Je ne crains pas la multitude du peuple
 Qui tout autour de moi me tend des pièges.

Lève-toi, Jéhovah ! sauve-moi, ô mon Dieu !
 Frappe mes ennemis à la joue,
 Brise les dents des méchants.
 À Jéhovah le salut !
 Sur ton peuple ta bénédiction. — *Sélah* (1).

* 601. — Moyens de distinguer les strophes.

1° Le développement de la pensée, en quatre groupes distincts, est tellement visible dans le Ps. III, ainsi que dans plusieurs autres, qu'on y distingue sans aucune difficulté les strophes les unes des autres. Mais il n'est pas toujours aussi aisément de les discerner. Quoique ce soit une règle de la poésie lyrique de consacrer une strophe et une strophe seulement à chaque pensée, cette règle souffre des exceptions. Tantôt deux pensées différentes sont condensées dans une seule strophe ; tantôt la même pensée se développe et se poursuit au delà de cette limite. Tous les poètes, dans tous les temps, se sont donné des licences dans ce genre, depuis Pindare et Horace jusqu'à nos jours. De plus, le nombre des vers qui composent la strophe peut être irrégulier ; ici il est plus long, là il est plus court. La distinction des strophes est donc quelquefois très incertaine. Pour les poètes grecs, latins et français, on indique au lecteur, par quelque artifice d'impression, l'endroit où elles finissent. La tradition ne nous ayant pas conservé ces coupures dans la poésie hébraïque, l'étude seule peut nous les faire découvrir.

2° Quand le sens, qui doit être examiné avant tout, ne

(1) M. Bickell, *Carmina Veteris Testamenti*, p. 2, supprime le vers : « Frappe mes ennemis à la joue, » comme une addition inutile, et a ainsi 4 strophes de 4 vers. — La division en quatre strophes de quatre vers est également manifeste dans le Psaume cxx (cxxi).

suffit pas, il est possible d'arriver à la détermination des strophes par quelques autres moyens.

3^e Le premier de ces moyens accessoires est le *refrain*, qui revient régulièrement dans un certain nombre de psaumes, comme dans les Ps. xli et xlII, qui ne font qu'un, où le refrain : *Pourquoi t'affliges-tu, mon âme*, se lit aux versets xli, 6, 12 et xlII, 5, et produit un effet saisissant (1).

4^e Le second signe auquel on peut reconnaître la fin d'une strophe est le mot hébreu *sélah*. Le sens en est inconnu. Les Septante l'ont traduit par Σιάψαλμα, mot également obscur, mais qui paraît indiquer avec raison une coupure, une division dans le poème (2). Un grand nombre de critiques récents admettent que *sélah* est une note qui marque la fin d'une strophe, quoique elle ait pu avoir aussi une autre signification (3).

(1) Le refrain marque ordinairement la fin, quelquefois le commencement de la strophe. Dans le Psaume lxII, chaque strophe commence par le mot *ak*, versets 2, 6 et 10, et les versets 2 et 6 commencent par le même vers. Le commencement des deux premières strophes du Ps. cxL est aussi à peu près le même, versets 2 et 5. On le rencontre dans les Ps. xxxIX, xlII, xlIII, xlVI, xlIX, lVI, lvII, lIX, lxII, lxIV, lxVII, lxVIII, lXXX, xcIX, cvII, cxLIV, selon l'hébreu. Il y a aussi quelques refrains, Jud., v; II Sam. i, 19-27; Is., ix, 11, 16, 20; x, 4; Amos, i, 2. Le refrain est d'un vers, Ps. xxxIX, 6, 12; Is., ix, 11, 16, 20; de deux, Ps. xlII, 6, 12 et xlIII. 5: xlVI, 8 et 12; xlIX, 13 et 21; lvII, 6 et 12; lXXX, 4, 8 (15), 20; xcIX, 5 et 9; de quatre, Ps. cvII, 8 et 9, 15 et 16, 21 et 23, 31 et 32.

(2) Sur les divers sens donnés au mot Σιάψαλμα, on peut voir S. Grégoire de Nysse, t. xlIV, *in Ps. c. x*, col. 534-538 ou t. lxIX, col. 703-707.

(3) Nous avons vu plus haut, n° 600, dans le Ps. III, le mot *sélah* trois fois répété et indiquant en effet la fin des strophes. Outre le Ps. III, on le trouve aussi dans les Ps. IV, VII, IX, XV, XXI, XXIV, XXXII, XXXIX, XLIV, XLVI, XLVII, XLVIII, XLIX, L, LII, LIV, LV, LVII, LIX, LX, LXI, LXII, LXVI, LXVII, LXVIII, LXXV, LXXVI, LXXVII, LXXXI, LXXXII, LXXXIII, LXXXIV, LXXXV, LXXXVII, LXXXVIII, LXXXIX, CXL, CXLI, en tout trente-neuf psaumes, plus Habacuc, III, ce qui fait quarante poèmes où se lit le *sélah*. — Le *sélah* marque-t-il toujours et sans exception la fin d'une strophe ? Plusieurs le pensent, mais ce fait est douteux. Il est manifestement placé à la fin d'une strophe, Ps. xxxIX, 6, 12; lxVI, 4, 7, 15; lxxVI, 4, 10; lxxxI, 8; lxxxIII, 9; lxxxIV, 9; lxxxIX, 38, 46, 49; cxL, 6, 4, 9; cxLIII, 6. Il ne paraît pas en être de même des Ps. IV, 5; xxII, 6; LV, 8; lxVII, 2; lxVIII, 8, 33; lxxxV, 3; lxxxVII, 6; lxxxVIII, 8. Dans le Ps. LV, 20, et Habacuc, III, 3, 9, le *sélah* est au

5° Les moyens que nous venons d'indiquer ne sont pas toujours suffisants pour reconnaître d'une manière infaillible la série des strophes. Il reste donc des incertitudes en plus d'un cas.

ARTICLE V.

De quelques particularités de la poésie hébraïque.

Rime. — Assonance. — Allitération. — Poèmes alphabétiques.

602. — De la rime

Quelques hébreuïsants ont cru que la rime jouait un rôle dans la poésie hébraïque. Elle s'y rencontre quelquefois, mais elle n'en est pas un élément essentiel. Les écrivains hébreux ne s'y sont jamais astreints d'une manière régulière et suivie (1).

* 603. — De l'assonance.

Les poètes bibliques affectionnent l'*assonance*, c'est-à-dire la reproduction fréquente d'une même syllabe dans la composition d'une pièce plus ou moins longue. Cette syllabe est d'ailleurs placée arbitrairement dans le vers. On peut citer comme exemples remarquables d'assonances le Ps. cxxiv (hébreu), et le cinquième chapitre des *Lamentations*, où la syllabe *nou* se rencontre trente-cinq fois dans les quarante-quatre vers qui le composent.

milieu d'un verset. On a supposé que dans ces deux derniers exemples, comme dans la série précédente, le sélah était mal placé; mais les cas sont trop nombreux pour permettre d'accepter facilement cette hypothèse. De plus, les anciennes versions ont le sélah au même endroit.

(1) Voici les principaux exemples de rimes dans la poésie biblique : Gen., iv, 23; XLIX, 5, 6, 7, 8; Num., xxiv, 5, 6; Deut., xxxii, 15, 16, 17; Ps. VIII, 3, 4, 5, 6, 7; XVIII, 2, 5, 6, 15, 17, 18, 20, 21, 27, 28, 34, 36, 37, 39, 41, 43, 44, 45, etc.; XX; XXIII, 2, 3, 4, 5; XXV, 4, 5; XXXIV, 5, 6; CXLIV, 14-15; Prov., XXXI, 17, 18; Cant., III, 11; Is., XXXIII, 22. etc. La rime est frappante dans la réponse de Samson aux Philistins qui ont deviné son énigme par la trahison de sa femme ; Jud., XIV, 18 :

Loulé' kharaschthem be'églâthî Si vous n'aviez pas labouré avec ma génisse,
Lô' metsâ' them khidâthî Vous n'auriez point deviné mon énigme.

L'emploi régulier de la rime, dans la poésie rabbinique, paraît avoir été introduit seulement vers le VI^e siècle de notre ère.

* 604. — De l'allitération.

Outre leur goût pour l'assonance, les poètes hébreux avaient une préférence marquée pour l'*allitération*, c'est-à-dire la répétition des mêmes lettres ou des mêmes syllabes (1), l'*annomination* ou la répétition des mêmes mots sous des formes différentes (2), les *jeux de mots* (3). Ce sont là autant de traits du goût oriental. Ils ne sont pas d'ailleurs exclusivement propres à la poésie; ils se retrouvent aussi, mais beaucoup plus rarement, dans la prose.

* 605. — Poèmes acrostiches ou alphabétiques.

1° Il existe en hébreu un poème d'une forme particulière, dont il nous reste à parler pourachever de faire connaître l'art poétique d'Israël; c'est le poème alphabétique, dans lequel chaque vers ou chaque série parallèle de vers commence par une lettre de l'alphabet, reproduit selon l'ordre reçu. C'est donc une sorte d'acrostiche. Ce genre de composition paraît avoir été adopté, de préférence, pour aider la mémoire à retenir les vers, quand la suite des idées n'était pas très marquée (4).

(1) Ps. II, 8; XXII, 28; LXXII, 8; XC VIII, 3; Is., XLV, 22; XLIX, 2; Ps. XLVII, 5; Prov., v, 4; Is., XLIX, 2; Ez., v, 1; Ps. LXXIV, 6; LXXXVI, 15; CIII, 8; CXI, 4; CXII, 4; CXLV, 8; Soph., I, 15; Job, XXX, 3; XXXVIII, 27, etc., etc.

(2) Is., XXII, 17, 18; XXIV, 16; XXVII, 7; XXIX, 14; XXXIII, 1, etc.

(3) Gen., XLIX, 19 (voir n° 357, la note sur ce passage); Ps. XXXVI, 10; XL, 4; LII, 8; Is., XXIX, 1, 2; Zach., IX, 5, etc.

(4) Les Ps. CXI et CXII sont composés chacun de vingt-deux vers, commençant par les vingt-deux lettres de l'alphabet. Les membres parallèles sont doubles dans les huit premiers versets, formés par les seize premières lettres. Le parallélisme a trois membres dans les deux derniers versets, et par conséquent six vers, commençant par les six dernières lettres. Dans le Ps. CXIX (Vulgâte, CXVIII), il y a vingt-deux stances de seize vers chacune. Le premier membre parallèle de chaque stance commence par la même lettre. Ce sont là les seuls exemples de Psaumes alphabétiques parfaitement réguliers. L'éloge de la femme forte dans les Proverbes, XXXI, 10-31, est aussi un poème alphabétique tout à fait régulier, de même que les deux premiers chapitres et le quatrième des *Lamentations*. Dans le troisième chapitre, chaque lettre de l'alphabet est répétée trois fois et l'ordre est exactement suivi, excepté pour le *phê*, qui est placé avant l'*ain*, au lieu de le suivre. Les

2^o Les compositions alphabétiques régulières, où il est impossible de méconnaître une certaine mesure, servirent à Lowth de point de départ pour découvrir le parallélisme. Elles n'aiderent pas moins Kœster dans la découverte des strophes. En effet, dans le Ps. xxxvii, chaque lettre de l'alphabet indique le commencement d'une strophe.

CHAPITRE II.

LE LIVRE DE JOB.

ARTICLE I.

Introduction au livre de Job.

Caractère historique du livre. A quelle époque Job a-t-il vécu? — En quel lieu? —

Date de la composition du livre. — But. — Authenticité et intégrité. — Beauté littéraire. — Forme poétique. — Job, figure de Notre-Seigneur.

606. — Opinions diverses sur le caractère historique du livre de Job.

On a soutenu trois opinions diverses sur le caractère du livre de Job : 1^o d'après les uns, c'est une pure fiction; 2^o d'après les autres c'est un mélange de fiction et de vérité; 3^o d'après le plus grand nombre et la croyance traditionnelle, il est complètement historique. — 1^o Samuel Bar Nachman dit, dans le Talmud, *Baba Bathra*, 15 a : « Job n'a pas existé; il n'a pas été un homme créé, mais une parabole. » Ce sentiment était si contraire aux idées des Juifs que Hai Gaon, en l'an 1000, altéra ainsi ce passage : « Job a existé et il a été créé pour devenir une parabole. » J. D. Michaelis a fait revivre le premier l'opinion de Bar Nachman. — 2^o Luther est l'inventeur de l'opinion mixte qui prétend que, dans le livre de Job, le roman s'allie à l'histoire. Il fut si solidement combattu par Bellarmin et d'autres théologiens

Ps. xxv, xxxiv, xxxvii, cxlv et surtout ix-x, sont des poèmes alphabétiques irréguliers.

catholiques, que la plupart des luthériens se rangèrent à l'avis de ces derniers. — 3^e L'existence réelle de Job ne fait aucun doute pour les Juifs et les chrétiens.

607. — Preuves du caractère historique du livre de Job.

1^o L'existence de Job est attestée par les écrivains sacrés, Ez., xiv, 14, 20; Tob., ii, 12; Jac., v, 11. — 2^o Les Pères rangent ce livre parmi les livres historiques(1). — 3^o Le martyrologue romain marque la fête de Job, laquelle est aussi célébrée par l'Église grecque. — 4^o Si l'on considère cet écrit en lui-même, on remarque que le ton est celui d'une histoire réelle et le langage celui d'un homme qui croit à la réalité des faits qu'il raconte. Les caractères de tous les personnages sont parfaitement soutenus, non seulement dans les grands traits, mais jusque dans les plus petits détails. — 5^o La seule objection qu'on puisse faire contre le caractère historique du livre, c'est sa forme littéraire si parfaite. Mais, « on peut croire avec le plus grand nombre des interprètes, dit M. Le Hir, que Job et ses amis n'ont prononcé que le fond des discours qu'on leur met à la bouche et que la diction appartient à l'auteur sacré, sans être autorisé pour cela à ne voir dans tout l'ouvrage qu'une fiction poétique(2). »

608. — A quelle époque Job a-t-il vécu ?

1^o Le patriarche Job est postérieur à Abraham et à Ésaï, puisque deux de ses amis, Eliphaz et Baldad, descendant d'Abraham, le premier par Théman, fils d'Ésaï, le second par Suah, fils d'Abraham et de Cétura. — 2^o Il y a lieu de croire qu'il est, au contraire, antérieur à Moïse, parce que dans son histoire, il n'est fait aucune allusion aux faits qui se sont passés pendant ou après l'Exode, tandis qu'on y trouve des allusions à tous les grands événements précédents, à la

(1) S. August., *De doctrina christiana*, I. II, c. VIII, 13. — Le cinquième concile général condamna l'erreur de Théodore de Mopsueste, enseignant qu'il y avait des récits fabuleux dans Job. *Conc. Constantinop.* II, col. iv, art. 67, édit. Mansi, t. IX, col. 224-225.

(2) Le Hir, *Le livre de Job*, p. 232-233.

création, à la chute de l'homme, aux géants, au déluge, à la ruine de Sodome. La longueur de sa vie, — qui atteint ou dépasse deux cents ans, puisqu'il devait avoir au moins soixante ou soixante-dix ans quand il fut frappé, et qu'il vécut encore après, cent quarante ans, XLII, 16, — nous reporte aussi à la période de la servitude d'Égypte; de même que la mention du *qesitâh*, sorte de monnaie ancienne, non frappée, dont le nom ne se trouve que dans la Genèse, XXXIII, 19, et Job, XLII, 11. — 3° Une addition qu'on lit dans les Septante, porte qu'il descendait d'Abraham à la cinquième génération, et qu'il est le même que Jobab, XLII, 17; mais l'authenticité de ce passage est douteuse.

609. — Du lieu où a vécu Job.

Job vivait dans la terre de Hus, 1, 1. Il y a deux opinions principales sur la situation de ce pays : 1° d'après les uns, il était sur les confins de l'Idumée, comme le disent expressément les Septante, probablement au sud-est de Juda, cf. Jér., xxv, 20; Lam., iv, 21. Tous les amis de Job étaient Arabes ou Iduméens. Il devait habiter près de l'Arabie et de l'Idumée. Cela est incontestable, mais ne sert pas à fixer exactement le lieu de la scène. — 2° D'après S. Jérôme et la plupart des modernes, la terre de Hus se trouvait dans la partie septentrionale du désert d'Arabie, parce que la Genèse, x, 23, en fait une terre araméenne et que Job est appelé *Ben-Qédem*, mot qui désigne proprement les Arabes (1). La tradition syrienne et la tradition musulmane placent, avec raison, ce semble, Hus dans le Hauran, non loin de Damas, dans le pays fertile appelé Él-Bethenijé, où se trouve le monastère de Deïr Ejjub, élevé en l'honneur du saint patriarche.

610. — Date de la composition du livre de Job; son auteur.

La question la plus difficile concernant le livre de Job est celle qui regarde la date de sa composition et son auteur.

(1) Cf. Jer., XLIX, 28; Josèphe, *Ant. jud.*, I, vi, 4; Ptolémée, v, 19, 2.

On l'a souvent attribué à Moïse ou au moins à l'époque de Moïse, mais à cause de la langue et du style, on le reporte aujourd'hui, communément, au temps de Salomon ou à l'intervalle qui s'est écoulé de ce roi à Ézéchias. Ceux qui ont voulu retarder sa rédaction jusqu'à la captivité de Babylone, ou même après, sont certainement dans l'erreur; mais il est impossible de dire au juste par qui et en quel temps il a été rédigé (1).

611. — But du livre de Job.

Le but du livre de Job est la justification de la Providence, la solution du problème du mal dans le monde. L'occasion des malheurs de Job, leur cause et leur but, la manière dont il les endure et dont ses amis les apprécient, la raison que Dieu en donne, voilà tout le livre.

612. — Authenticité et intégrité du livre de Job.

1^o Quelques auteurs seulement, sous des prétextes futilis, ont attaqué l'authenticité du prologue et de l'épilogue, c'est-à-dire le récit historique, initial et final. Prétendre que ces deux parties ne sont pas de l'auteur primitif, c'est soutenir que l'auteur a fait un torse sans tête et sans pieds.

2^o On a attaqué, mais sans aucun fondement, la description de l'hippopotame et du crocodile, XL, 10-19; XL, 20-XLI, 25. Cette double description est très exacte et bien à sa place.

3^o Ce que l'on a le plus contesté, c'est l'authenticité des discours d'Éliu, qui ne paraissent pas se rattacher aussi étroitement que le reste au corps de l'ouvrage. — Éliu intervient, il est vrai, à l'improviste; cependant son intervention

(1) « In tanta ergo opinionum de auctore libri Job varietate consultius est, dirons-nous avec Noël Alexandre, nihil asserere, nisi incertum esse, a quo scriptus fuerit; cum neque ex Scriptura, neque ex traditione, nec firmis ullis rationibus probari possit, quis sit illius auctor. Proinde concludamus cum S. Gregorio Magno, *Præf. in Job*, c. 1: Quis hæc scripserit, valde supervacue quæritur; quum tamen auctor libri Spiritus Sanctus fideliter credatur. Ipse igitur hæc scripsit, qui hæc scribenda dictavit. » *Historia Ecclesiastica Veteris Novique Testamenti*, Paris, 1714, t. I, p. 271. Voir ib., p. 270, l'énumération des principales opinions des anciens sur l'auteur de Job.

est parfaitement justifiée : il développe des raisons qui ne pourraient être placées ni dans la bouche des amis de Job, ni dans celle de Dieu, et qui étaient néanmoins nécessaires à l'exposition complète de la doctrine ; il est donc très naturel qu'un nouveau personnage s'en fasse l'interprète.

* 613. — Beauté littéraire du livre de Job.

Tous les critiques sont unanimes à regarder le livre de Job comme un chef-d'œuvre de littérature : « *Elucet... quidquid tragœdia vetus unquam Sophocleo vel Æschyleo molita est cothurno*, dit Albert Schultens, *infra magnitudinem, gravitatem, ardorem, animositatem horum affectuum infinitum quantum subsidere (1) !* »

* 614. — Forme poétique du livre de Job.

1^o A part le prologue et l'épilogue, tout le livre de Job est en vers. Chaque verset, à très peu d'exception près, se compose de deux membres parallèles ou de deux vers, et chaque vers de sept syllabes, n° 598 (2).

2^o On a quelquefois considéré le poème de Job comme une épopée ; on le regarde généralement aujourd'hui comme un drame, dans un sens large (3) : le prologue en est l'exposition

(1) *Liber Jobi*, t. I, Praef. (f.2). — « Le prologue (du Faust de Gœthe) est de Job, qui est le premier drame du monde... J'ai eu l'idée de composer un Job, mais je l'ai trouvé trop sublime; il n'y a point de poésie que l'on puisse comparer au livre de Job. » Th. Medwin, *Journal of the Conversations of lord Byron in 1821 and 1822*, Paris, 1824, t. I, p. 173.

— Quant à notre traduction de Job par S. Jérôme, dans la Vulgate, un rationaliste, M. A. Merx, dit à ce sujet, *Das Gedicht von Ijjob*, p. LXXXIII : « C'est un travail excellent pour son époque; le traducteur n'y a épargné ni temps, ni peine, ni argent, procédant avec indépendance et avec goût, ne suivant aucun des anciens interprètes, comme il le dit dans sa Préface, mais expliquant l'original, en tenant compte des usages de la langue arabe et de la langue syriaque... Son texte est identique à celui d'aujourd'hui, cf. XII, 23; XVI, 11. »

(2) Voir Gietmann, *De re metrica Hebræorum*, p. 37 et 42-46.

(3) Cette dénomination n'est pas d'ailleurs rigoureusement juste : « Le drame demande une action extérieure; il n'y a qu'une lutte intérieure dans le livre de Job... Si l'on veut trouver une forme littéraire analogue à celle de ce livre, il faut le comparer à la *Makama* ou à la *Musamird* des Arabes. C'est le nom par lequel on désigne ces entre-

et ressemble beaucoup à la plupart des expositions des tragédies d'Euripide, qui sont aussi une sorte d'introduction épique à la pièce. Dès que le nœud de l'intrigue a été noué dans ce récit préliminaire, il se resserre de plus en plus dans les trois discussions ou les trois actes qui suivent, sous la forme de dialogues entre Job et ses amis. Dans les discours d'Éliu qui viennent ensuite, l'intrigue commence à se dénouer; ils préparent l'intervention de Dieu qui amène d'une manière admirable le dénouement, complété dans l'épilogue. La préparation, le développement et la conclusion de l'action ne laissent rien à désirer au point de vue de l'art. Le poète procède avec tant d'habileté qu'il détache insensiblement le lecteur des amis de Job, pour le porter de plus en plus vers son héros, et l'intérêt va grandissant jusqu'à la fin.

615. — Job, figure de Notre-Seigneur.

S. Grégoire le Grand remarque, dans sa Préface sur Job, que ce saint patriarche a été la figure de Notre Seigneur, non seulement par ses paroles, mais aussi et plus encore par ses souffrances (1). Quoique Job soit innocent, il est accablé de maux, par la permission de Dieu, comme devait l'être le Sauveur, le juste par excellence; comme lui, il est abandonné des siens et comme lui enfin, il reçoit la récompense de sa patience et de sa résignation.

ARTICLE II.

Analyse et explication du livre de Job.

Division générale. — Prologue. — Discussion de Job et de ses trois amis. — Discours d'Élin. — Discours de Dieu. — Épilogue.

616.— Division générale du livre de Job

Le livre de Job se divise en cinq parties : 1^o Prologue, I-II;

tiens nocturnes qui sont propres aux Sémites et qui, avec leurs traits tranchés et caractéristiques, ont le même droit qu'un poème grec à tenir leur place dans le monde. » A. Merx, *Gedicht von Ijjob*, p. XXXIII.

(1) *Libri Moralia*, Praef., c. VI, n° 14, t. LXXV, col. 524-525. — Voir ce que dit le P. Senault, dans Migne, *Cursus completus Scripturaræ Sacrae*, t. XIII, col. 262-264.

2^o discussion de Job et de ses trois amis, III-XXXI; 3^o discours d'Éliu, XXXII-XXXVII; 4^o apparition et discours de Dieu, XXXVIII-XLII; 5^o épilogue, XLII, 7-16 (1).

1^{re} partie : Prologue.

617. — Division et analyse du prologue, I-II.

Il nous fait connaître le principal personnage et les circonstances qui amènent la discussion sur le problème de l'existence du mal, problème dont la solution fait le fond du poème, n° 610. — 1^o Piété de Job au milieu de la plus grande prospérité : sa grandeur morale est égale à celle de sa fortune, I, 1-5. — 2^o Résolution que Dieu prend d'éprouver la fidélité de son serviteur, I, 6-12. Nous sommes transportés de la terre au ciel, où tout ce qui se passe ici-bas a sa racine et sa raison dernière. Satan, « l'adversaire, » l'ennemi des hommes, apparaît au milieu des bons anges pour calomnier le juste ; mais c'est pour concourir finalement, malgré sa malice, aux desseins de Dieu et travailler malgré lui à l'accomplissement du plan de la Providence (2). — 3^o Job subit sept épreuves successives : les quatre premières l'atteignent dans ses biens et dans ses enfants, la cinquième dans son corps ; la sixième et la septième sont des épreuves morales. Les quatre premières ne se passent pas sous ses yeux, il en reçoit la nouvelle par quatre messagers de malheur : 1^o les Sabéens, dans une razzia, lui enlèvent tous ses troupeaux de bœufs et d'ânes, I, 13-15 ; 2^o la foudre fait périr ses brebis, I, 16 ; 3^o les Chaldéens, dans une razzia, lui enlèvent ses

(1) Commentateurs catholiques : S. Ephrem, *In lib. Job Explanatio*, *Opera syriaca*, t. II, p. 1-19; S. Augustin, *Annotationum in Job liber unus*, t. XXXIV, col. 825-886; S. Grégoire le Grand, *Moralium libri sive expositio in lib. B. Job*, t. LXXV-LXXVI; S. Thomas d'Aquin, *In Jobum Comment.*, in-fol., Venise, 1505; Cordier, *In lib. Job Comment.*, Migne, *Curs. compl. Script. Sacr.*, t. XIII et XIV; Pineda, *Commentarium in Job libri XIII*, 2 in-fol., 1537; Welte, *Das Buch Job übersetzt und erklärt*, Fribourg, 1849; Zschokke, *Das Buch Job übersetzt und erklärt*, Vienne, 1876; J. Navarrine, *Le livre de Job traduit de la Vulgate, en vers français*, Paris, 1879, etc.

(2) Satan reparait sous ce nom, dans l'Ancien Testament, I Par., xxi, 1, et Zach., III, 1, 2.

chameaux, sa plus grande richesse, 1, 17; 4^e un vent violent renverse la maison où tous ses enfants étaient réunis pour prendre part au festin que leur offrait leur frère ainé, et les écrase tous, 1, 18-19. Job a écouté en silence le récit des trois premiers malheurs, mais, au quatrième, lorsqu'il apprend la mort de ses fils, il ne peut plus contenir sa douleur; toutefois elle ne sert qu'à faire ressortir davantage la solidité de sa vertu, car elle ne lui arrache que ces paroles admirables qui sont l'expression même de la résignation et qui feront à jamais l'admiration des hommes :

Je suis sorti nu du sein de ma mère,
Nu j'y retournerai;
Dieu m'avait donné, Dieu m'a ôté.
Que le nom de Dieu soit bénit!

Cependant Job n'était pas au terme de ses malheurs : 5^e Satan revient à la charge contre lui, au bout d'un temps indéterminé, *quadam die*, 11, 1, et demande à le frapper dans sa personne après l'avoir frappé dans ses biens. Dieu le lui permet, et le saint patriarche est atteint d'une des plus terribles maladies de peau qui désolent l'Orient, l'*éléphantiasis* (1). Devenu ainsi la proie de la lèpre, Job doit se retirer

(1) D'après tous les caractères de la maladie de Job disséminés dans le cours du livre, VII, 4-6; XIII, 14, 28; XVI, 14-16; XVII, 1; XVIII, 13; XIX, 17, 19, 20, 26; XXIII, 17; XXX, 10, 17-19, 27-30, J. D. Michaelis a prouvé, *Isagoge in V. T.*, § 10, p. 56 sq., que la maladie dont Job fut frappé est l'*éléphantiasis*. Elle commence par l'éruption de pustules, qui ont comme la forme de noeuds, d'où son nom latin de *lepra nodosa*; elle couvre ensuite comme un chancre toute la surface du corps et le ronge de telle façon que tous les membres semblent s'en détacher. Les pieds et les jambes s'enflent et se couvrent de croûtes au point d'être pareils à ceux de l'*éléphant*, d'où le nom d'*éléphantiasis*. Le visage est boursouflé et luisant, comme si on l'avait oint avec du suif, le regard est fixe et hagard, XVI, 17, la voix faible; le malade finit quelquefois par tomber dans un mutisme complet. En proie à d'atroces douleurs, objet de dégoût pour lui-même et pour les autres, éprouvant une faim insatiable, accablé de tristesse, ne pouvant dormir ou bien tourmenté par d'affreux cauchemars, il ne trouve aucun remède au mal qui le ronge. Son état peut durer vingt ans et plus. Il meurt quelquefois subitement, après une faible fièvre ou étouffé par la maladie. Heer donne la bibliographie de cette maladie, *De Elephantiasi Græcorum et Arabum*, Breslau, 1842; on en trouve des représen-

hors du village qu'il habite (1). 6° C'est là que Dieu lui ménage une nouvelle épreuve : les reproches de sa femme. Cf. xix, 17. « Uxor ei sola ad tentationem et insidias de in-

tations coloriées dans l'ouvrage publié aux frais du gouvernement norvégien et traduit en français, *Traité de la spédałsked ou Éléphantiasis des Grecs*, par Daniellssen et Boeck, Paris, 1848.

(1) Le texte original dit qu'il était assis, là, sur la cendre, et S. Jean Chrysostome dit qu'on allait de son temps en pèlerinage vénérer l'endroit où s'était retiré alors le saint patriarche, *Hom. V, ad populum Antiochenum*, t. XLII, col. 69 : « On sait, dit M. Edm. Le Blant, que d'après le texte hébreu, Job était assis sur la cendre et non sur le fumier, ce qui explique mieux de la part des anciens l'admission d'une longue existence pour cet objet de vénération. » *Représentation inédite de Job sur un sarcophage d'Arles. Revue archéologique*, 1860, p. 4 du tirage à part. Le passage suivant fera connaître en quel endroit s'était retiré Job et expliquera en même temps comment les Septante et la Vulgate ont pu traduire par fumier ce que l'hébreu appelle cendre, comment le lieu sanctifié par la présence de Job s'est conservé et a pu devenir un lieu de pèlerinage : « A l'entrée de tous les villages du Hauran, dit M. Wetzstein, il y a un emplacement désigné pour déposer les immondices enlevées des étables. Ces immondices forment à la longue un monceau, qu'on appelle *mezbelé* et qui surpasse en volume et en hauteur les bâtiments les plus élevés du village... Le fumier qu'on porte au *mezbelé* n'est point mélangé avec de la paille ; dans ces pays très chauds, sans humidité, la litière est inutile pour les chevaux et les ânes, qui sont les principaux habitants des étables, parce que le menu bétail et les taureaux passent ordinairement la nuit dans les pâtrages. Ce fumier est donc sec et on le transporte dans des corbeilles à l'endroit qui sert de dépôt, à l'entrée du village. On l'y brûle ordinairement tous les mois, en ayant soin de choisir, pour cette opération, une journée favorable, où le vent ne pousse pas la fumée du côté des maisons. Comme le sol chaud et fertile de ces contrées n'a pas besoin d'engrais,... les cendres, produites par la combustion de ces immondices, restent là entassées et s'y accumulent pendant des siècles. Les *mezbelé* finissent ainsi par atteindre une grande hauteur. Les pluies d'hiver durcissent ces couches de cendre en masse compacte et les transforment peu à peu en une sorte de colline, dans l'intérieur de laquelle on creuse ces remarquables fosses à grains appelées *biđr-el-galle* qui garantissent le froment des ravages de la chaleur et des insectes, et le conservent pendant plusieurs années. Le *mezbelé* sert aux habitants du village comme de tour et de lieu d'observation ; c'est là qu'ils se réunissent, pendant les soirées étouffantes d'été, pour jouir un peu du vent frais qui souffle sur cette hauteur. Les enfants vont y jouer ; le malheureux qui, frappé d'une maladie repoussante, n'est plus supporté dans l'intérieur du village, s'y retire pour demander, le jour, l'aumône aux passants, et se coucher la nuit dans les cendres échauffées. »

dustria relicta est, dit S. Jean Chrysostome, diabolus... eam sibi tanquam maximum et validissimum telum reservavit (1).» Au lieu de l'encourager à la patience, elle voudrait le pousser au désespoir, II, 9, mais il lui fait cette réponse admirable :

Si nous recevons les biens de la main de Dieu,
Pourquoi n'en recevrions-nous pas aussi les maux?

7° La septième épreuve de Job fut la visite de ses amis. C'est d'abord une visite muette. Elle prépare la discussion ou le combat qui va être l'objet de la majeure partie du poème. La suite nous montrera que cette épreuve fut la plus difficile par laquelle Job eut à passer. Ils viennent pour le consoler, mais au lieu d'adoucir ses peines, ils ne font que les aggraver par les accusations injustes dont ils le chargent. Il est probable que quelque temps s'était écoulé entre le moment où Job fut frappé et l'arrivée de ses amis : « Interim dum casum amici explorant, dit saint Éphrem, dum de prosectione deliberant, haud dubium est complures fluxisse dies (2). » Quand ils le voient, ils le saluent à distance, avec ces marques extraordinaires de douleur qui sont en usage en Orient, et ils passent sept jours et sept nuits sans proférer une parole. Cf. Ez., III, 15. Ce silence si prolongé prouve qu'à la vue de tant de maux, ils ne se sentent pas la force de le consoler. Il faut que Job ouvre le premier la bouche, et ne recevant d'eux aucun mot d'encouragement, il ne peut qu'exhaler ses plaintes.

sées par le soleil. On y voit souvent aussi les chiens du village, attirés par l'odeur des animaux morts qu'on a coutume d'y porter. Plusieurs localités du Hauran ont perdu leur nom primitif et s'appellent aujourd'hui *Umm-el-mezâbil*, à cause de la hauteur et de la multitude de collines de ce genre qui les entourent et qui indiquent qu'elles sont depuis fort longtemps habitées. Quelques villages modernes sont bâtis sur d'anciens *mezbelé*, parce que l'air y est plus pur et plus salubre. » Notes du consul Weizstein dans Delitzsch, *Das Buch Job*, p. 365.

(1) Nicetas, *Catena græcorum Patrum in B. Job*, in-f°, Londres, 1637, p. 85.

(2) S. Éphrem, *Opera Syriaca*, t. II, p. 3.

II^e partie : Discussion de Job et de ses trois amis, III-XXXI.

PREMIÈRE DISCUSSION, III-XIV.

618. — 1^o Monologue de Job, III.

Il renferme trois idées principales : 1^o Job maudit le jour de sa naissance, 3-10 ; 2^o il regrette de n'être point mort, 11-19 ; 3^o il se demande pourquoi la vie a été donnée au misérable, 20-26. — Sa douleur longtemps comprimée éclate avec véhémence : il se plaint tout d'abord avec une amère éloquence de ce qu'il souffre et, après avoir épanché ses sentiments, il donne la raison de ses plaintes. Job n'est pas un stoïcien, un Titan ou un Prométhée révolté, comme on l'a prétendu, c'est un homme qui souffre : les aiguillons de la maladie lui font pousser des cris d'angoisse ; mais comme c'est aussi un juste, au fond de sa conscience il demeure ferme, comptant sur la justice de Dieu. Tel nous le verrons dans tout le cours du livre, sentant vivement la souffrance, mais fort de son innocence et animé d'une confiance inébranlable dans le jugement de Dieu.

En réponse aux plaintes de Job, ses amis entament avec lui une série de discussions. Elles sont au nombre de trois : 1^{re}, IV-XIV ; 2^e, XV-XXI ; 3^e, XXII-XXXI. Elles durèrent probablement l'espace de plusieurs jours et furent séparées par quelque intervalle.

619. — Caractère des trois amis de Job.

Après le monologue de Job, ses trois amis vont paraître successivement en scène. Ils défendront tous la même thèse : que l'on n'est malheureux que par sa faute et en punition de ses péchés. Leur caractère est constamment soutenu et semblable à lui-même.

1^o Éiphaz, vrai scheik patriarchal, grave, digne, plus calme et plus réfléchi que ses deux amis, est nommé le premier et prend le premier la parole, parce qu'il est le plus âgé de tous, xv, 10, et peut-être aussi parce qu'il est de Théman, dont la sagesse est célèbre, Jer., XLIX, 7 ; Abd., 8 ; Baruch, III, 22-23.

Il témoigne d'abord à Job, dans son premier discours, plus d'affection et de sympathie que ses deux compagnons, mais, trompé par une foi aveugle à une opinion qu'il n'a jamais entendu contester, savoir que l'on ne souffre jamais que parce qu'on l'a mérité, il ne croit pas à l'innocence de celui qu'il est venu consoler, et ne tarde pas à se montrer dur et injuste à son égard. La vérité qu'il s'attache le plus à faire ressortir dans son langage, c'est la majesté et la pureté de Dieu, iv, 12-21 ; xv, 12-16.

2^e Baldad, dont le nom signifie *fils de contention*, n'a ni une grande originalité ni une grande indépendance de caractère ; il s'appuie en partie sur les sages dictons de l'antiquité, en partie sur l'autorité de son ami plus âgé, Éliphaz. Son tempérament est plus violent que celui de ce dernier ; il a moins d'arguments et plus d'invectives ; son langage est aussi moins riche ; il est abrupt, sans tendresse, viii, xviii, xxv.

3^e Sophar diffère de ses deux compagnons ; c'est un jeune homme à la parole violente, quelquefois injurieuse et blesante, surtout dans son second discours, xx : c'est le type des esprits étroits et à préjugés de son époque.

Les amis de Job considèrent son monologue comme répréhensible, parce qu'il leur paraît ne point se soumettre aux ordres de la Providence. De là, la discussion dialoguée qui commence, à proprement parler, au chapitre iv, car, dans le chapitre iii, Job ne s'est pas adressé directement à ses amis ; elle a pour sujet la cause et le but des souffrances de Job, de l'homme en général. Comme ses trois amis ignorent, aussi bien que lui, la résolution que Dieu a prise d'éprouver sa patience, i-ii, ils vont chercher à lui prouver que ce qu'il souffre est un châtiment mérité.

620. — 1^{er} discours d'Éliphaz, iv-v.

Éliphaz ouvre la discussion avec la confiance qu'inspire l'expérience et sur le ton d'un prophète. C'est dans son premier discours qu'il parle avec le plus d'assurance. Le fond de son langage est vrai d'ailleurs ; il n'est faux que dans l'application exagérée qu'il en fait au cas présent. Tout se

lie très bien dans ce que dit Éliphaz ; au point de vue de la disposition oratoire et de l'arrangement des parties, ce discours est le plus parfait du poème. La révélation et l'expérience, les habitants du ciel et ceux de la terre lui ont appris à quoi s'en tenir sur le problème de la souffrance : 1^o Job ne doit pas oublier qu'il a consolé autrefois des malheureux en leur disant que ce ne sont que les méchants, non les justes, qui périssent, iv, 2-11. 2^o Une vision nocturne lui a appris à lui-même que personne n'est juste devant Dieu, iv, 12-21. 3^o Le chagrin qui empêche Job de recourir à l'intercession des anges est la cause de la ruine des insensés, v, 1-7. 4^o Il doit se tourner vers Dieu, le juge équitable du juste et de l'impie, v, 8-16. 5^o Heureux celui que Dieu châtie ! Dieu, par ce châtiment veut lui préparer un grand bonheur, v, 17-27. Chacune de ces cinq pensées est tout à la fois une thèse et un reproche contre Job.

624. — II^e discours de Job ; I^{re} réponse à Éliphaz, vi-vii.

Le discours d'Éliphaz a surpris et affligé Job qui trouve, au lieu d'un consolateur, un accusateur : 1^o Il justifie l'amer-tume de ses plaintes par la grandeur de ses maux ; ils sont tels qu'en face de la mort qui approche, il n'a d'autre consolation que de n'avoir point renié Dieu, vi, 2-10. 2^o Reproches indirects à ses amis qui ne l'ont point consolé et ont trahi ses espérances, vi, 11-20. 3^o Reproches directs : ils ne lui ont donné que de vaines paroles, vi, 21-30. 4^o Misère de l'homme en général et de Job en particulier : tableau destiné à les apitoyer sur son sort, vii, 1-10. 5^o Prière à Dieu : Pourquoi le frappe-t-il si cruellement ? Pourquoi, s'il a péché, ne lui pardonne-t-il pas ? vii, 11-21.

622. — I^{er} discours de Baldad, viii.

Baldad voit dans la réponse de Job à Éliphaz une accusation d'injustice portée contre Dieu ; il lui répète donc à sa manière le discours de son vieil ami. Dieu n'est pas injuste : ses enfants avaient donc mérité la mort par leurs péchés et lui-même expie actuellement ses propres fautes. Son bon-

heur d'autrefois prouve seulement que Dieu avait différé à le punir. La pensée dominante, c'est que si Job ne veut pas en croire ses amis, il croie du moins les anciens sages dont Baldad rapporte les pensées, quand il annonce que le bonheur des méchants n'est pas durable et que Dieu punit ceux qui l'ont mérité. La suite de ses idées est celle-ci : 1^o Avis et reproches à Job qui a parlé à Dieu sans respect, 2-7. 2^o Appel aux anciens sages qui attestent que les impies sont voués à la perdition, 8-19. 3^o Horizon de bonheur pour Job, s'il se convertit, 20-22.

623. — III^e discours de Job ; sa 1^{re} réponse à Baldad, ix-x.

Comme Job n'a point dit que Dieu est injuste, toute l'argumentation de Baldad porte à faux, mais elle est blessante pour le juste malheureux à qui l'on affirme que ses souffrances sont méritées. 1^o Job répète donc à son tour qu'il sait que Dieu est juste et puissant, ix, 2-12. 2^o Mais il n'en proteste pas moins de son innocence, ix, 13-24. 3^o Il n'accuse pourtant pas Dieu d'injustices, parce qu'il est peut-être coupable de quelques fautes, mais il voudrait pouvoir lui répondre, s'il l'accuse, pour se justifier, ix, 25-35. 4^o Comment Dieu peut-il en effet l'affliger si sévèrement, lui qui connaît son innocence? x, 1-12. 5^o Qu'il daigne donc adoucir ses maux avant sa mort, x, 13-22.

624. — 1^{er} discours de Sophar contre Job, xi.

Toute la réponse de Job à Baldad se résume en ceci : Dieu n'est pas injuste, mais il le punit sévèrement pour des fautes légères dont il n'a pas même conscience. Le fougueux Sophar veut à son tour le réfuter : 1^o Il reproche à Job d'oser parler avec présomption contre la divine sagesse, 2-6. 2^o Cette sagesse est impénétrable et insondable. Si Dieu venait discuter avec lui, il lui aurait bientôt prouvé que son sort n'est pas trop dur, 7-12. Cette réflexion sur l'intervention de Dieu, dès le début, prépare, avec un art achevé, le dénouement, xxxviii-xli. 3^o Exhortation à Job : qu'il se tourne vers Dieu avec com-

ponction et il sera consolé ; sinon , comme l'impie , il n'aura pas d'espérance , 13-20.

625. IV^e discours de Job ; sa I^e réponse à Sophar , XIII-XIV.

Les menaces de Sophar blessent le juste innocent. Il réfute d'abord ses amis , XIII-XIII , 12 ; puis il se plaint à Dieu lui-même , XIII , 13-XIV. — I. Réfutation de ses amis : 1^o Il nie la thèse que le châtiment suive toujours le crime ici-bas et que l'affliction soit une preuve de la culpabilité de l'affligé : « Les tentes des voleurs prospèrent , ceux qui provoquent Dieu sont en sécurité » , XII , 6. Ses amis n'ont pas le privilège exclusif de la connaissance de Dieu , il le connaît comme eux par la nature et par la tradition , XII , 2-13. 2^o Il connaît , lui aussi , la puissance et la sagesse de son Maître , et il la décrit en termes magnifiques , ainsi que la Providence générale et particulière , XII , 14-25. 3^o Il ne veut pas avoir à faire à eux , puisqu'ils sont aveuglés par leurs préjugés , mais à Dieu , XIII , 1-12. — II. Plainte à Dieu , XIII , 13-XIV. 4^o Sa sincérité l'encourage à s'adresser à Dieu même , pourvu qu'il veuille bien ne pas l'accabler par l'éclat de sa majesté , XIII , 13-22. 5^o Alors même que ses péchés seraient aussi grands que ses souffrances , la vie est déjà bien assez amère pour que Dieu ne punisse pas si sévèrement les fautes qui peuvent lui avoir échappé dans sa jeunesse , XIII , 23-XIV , 3. 6^o L'origine de l'homme est trop basse , sa vie trop triste , pour que Dieu soit sans pitié envers lui , XIV , 4-12. 7^o Si l'homme devait retourner sur la terre , Dieu pourrait le maltraiter une première fois , mais il n'y revient jamais , XIV , 13-22.

DEUXIÈME DISCUSSION , XV-XXI.

626. — Caractère de la seconde discussion.

Ce qui distingue la seconde discussion de la première , c'est que dans celle-ci les amis de Job ne l'ont pas pris directement à partie ; ils ont défendu Dieu lui-même , et ce n'est que par voie de conséquence et sans l'exprimer d'ordinaire formellement qu'ils ont déclaré Job coupable. Désor-

mais, il n'en sera plus de même, ils n'useront plus de réticence. Les discours de Job les forcent en quelque sorte à se démasquer. Par sa dernière réponse, il les a mis dans l'impossibilité de continuer leur tactique, en leur montrant qu'il possédait aussi bien qu'eux la sagesse, et en répétant à Dieu ses plaintes, qui avaient été le point de départ de leurs attaques.

627. — II^e discours d'Éliphaz, xv.

Éliphaz rentre le premier en lice. Il essaie d'abord de réfuter Job, 2-19; puis il l'attaque, 20-35. — I. Réfutation de Job. 1^o S'il était vraiment sage, il ne répondrait pas avec tant de passion et n'oublierait pas le respect dû à Dieu, 2-6. 2^o Sur quoi s'appuient donc ses prétentions à une si haute sagesse? 7-11. 3^o Et comment un homme pécheur peut-il oser discuter contre Dieu qui trouve des tâches dans ses anges? 12-16. 4^o Transition. Qu'il écoute donc ce qu'il va lui dire d'après la révélation et la tradition, 17-19. — II. Attaques contre Job. 5^o L'impie n'a pas de repos; il doit craindre à tout moment la plus terrible ruine, 20-24, 6^o parce qu'il a été présomptueux dans la prospérité; voilà pourquoi elle a un terme et finit d'une manière terrible, 25-30. 7^o Les mensonges sur lesquels il se confie ne le protégeront pas, mais lui seront un piège, 31-35.

628. — V^e discours de Job : II^e réponse à Éliphaz, xvi-xvii.

Éliphaz n'a fait que répéter son premier discours. 1^o Job réfute ces vaines paroles qui ne sont que des répétitions, xvi, 2-5. 2^o Parler ou se taire lui est également inutile, il est vrai, mais il ne peut retenir ses plaintes, en voyant que Dieu et ses amis lui sont si hostiles, xvi, 6-11. 3^o Son sort est d'autant plus dur qu'il été frappé en pleine prospérité, à l'improviste, sans avoir conscience d'aucune faute, xvi, 12-17. 4^o Mais son innocence lui cause en même temps un sentiment de joie, parce qu'alors même qu'il mourrait, son droit se fera jour et Dieu sera son témoin contre ses amis, xvi, 18-xvii, 2. 5^o Il invoque donc Dieu avec confiance, xvii, 3-9, et 6^o il repousse les consolations de ses amis, xvii, 10-16.

629. — II^e discours de Baldad, XVIII.

Il reproche à Job d'être dur à l'égard de ses amis et de se plaindre injustement au sujet de ses souffrances. 1^o Combien de temps, méprisant ses amis, attaquera-t-il la Providence qui gouverne le monde et punit toujours à la fin les méchants ? 2-11. 2^o Oui, le méchant périt avec toute sa race, sa mémoire s'évanouit et il ne reste plus de lui que le souvenir confus de la catastrophe qui l'a englouti, 12-21.

630. — VI^e discours de Job : II^e réponse à Baldad, XIX.

C'est le discours le plus important de Job, et, à certains égards, du livre. Comme il ne peut plus compter sur ses amis, il cherche à se consoler sans leur secours et se tourne plus que jamais vers Dieu. 1^o Reproches à ses amis, 2-5. 2^o Ils doivent songer que c'est Dieu lui-même qui le tourmente d'une manière si terrible, 6-12. 3^o C'est pourquoi il lui a retiré l'appui de tous ceux qui l'avaient autrefois soutenu, 13-20. 4^o Ils n'en devraient avoir que plus de compassion pour lui, car son droit demeure inébranlable; aussi, il en est certain, il sera vengé dans une autre vie et le dernier jugement lui rendra justice, 21-29 :

Scio enim quod Redemptor meus vivit
Et in novissimo die de terra resurrecturus sum.
Et rursum circumdabor pelle mea
Et in carne mea videbo Deum meum
Quem visurus sum ego ipse
Et oculi mei conspecturi sunt, et non alias;
Reposita est hæc spes mea in sinu meo.

C'est là le point culminant de la discussion. La vue de son Rédempteur attendrit le saint patriarche ; désormais sa fougue est tombée ; il n'a plus la même impétuosité et ne se plaint qu'avec calme ; mettant toute sa confiance en Dieu, il cherche moins à se défendre lui-même et se préoccupe plutôt de réfuter la thèse de ses adversaires (1).

(1) Sur ce passage et le rôle capital qu'il joue dans le livre de Job, voir *La Bible et les découvertes modernes*, 5^e édit., t. III, p. 170-175.

631. — II^e discours de Sophar, xx.

Ce discours est en quelque sorte l'*ultimatum* de Sophar ; dans la troisième discussion, il ne prendra plus la parole ; aussi sa violence est-elle maintenant très grande. 1^o Les menaces de Job, qui les compare à des persécuteurs, l'obligent d'insister encore sur la thèse que ses amis et lui ont soutenue jusqu'à présent, 2-5. 2^o Le coupable périt, malgré sa puissance ; il est dépouillé de ses biens injustement acquis, malgré son avidité, 6-17. 3^o Un juste châtiment vient ainsi le punir de ses rapines et de son insatiabilité ; il n'échappera pas, 18-29.

632. — VII^e discours de Job ; II^e réponse à Sophar, xxI.

Job s'est principalement attaché, dans ses discours précédents, à convaincre ses amis de son innocence ; ne pouvant y réussir, il se tourne maintenant contre eux, et, abandonnant le terrain de la justification personnelle pour se jeter sur celui des principes, il attaque leur thèse en elle-même ; il ne se borne plus à leur dire qu'ils la proposent d'une manière trop générale et qu'ils lui en font une fausse application, il la nie. 1^o Il va leur donner une réponse décisive ; ils cesseront ainsi de le railler, 2-4. 2^o C'est le contraire de ce qu'ils affirment qui est la vérité : beaucoup d'impies sont heureux sur la terre, 5-15. 3^o Toute leur argumentation contre ce fait d'expérience est sans force ; ce serait orgueil de leur part que de le nier et de vouloir tracer à Dieu la voie qu'il doit suivre, 16-26. 4^o Il sent bien les applications malignes que renferment leurs discours, mais leurs affirmations sont démenties par l'expérience, 27-34.

TROISIÈME DISCUSSION, XXII-XXXI.

633. — III^e discours d'Éliphaz, xxII.

La troisième discussion est la plus courte par le nombre et l'étendue des discours. C'est encore Éliphaz qui l'ouvre. A la suite de ce que vient de dire Job, ses amis ne peuvent lui répondre logiquement que de deux manières, ou en niant

38. — CHASSE AU BUFFLE. (P. 237. Job, xxxix, 9-12, rhinocéros de la Vulgate.) (Bas-relief assyrien de Nimroud.)



le bonheur des méchants qu'il vient d'affirmer, ou en soutenant que ce bonheur ne prouve rien en sa faveur. Éliphaz ne fait directement ni l'un ni l'autre : il considère le discours de Job comme non avenu ; il déplace la question et prétend toujours avec la même assurance que les souffrances de son ami sont la punition de ses péchés. Devenant de plus en plus agressif, 1^o il accuse Job d'un grand nombre de crimes, 2-11 ; 2^o il l'avertit de ne pas s'attirer par son obstination et son impénitence un jugement sévère comme celui que Dieu porte contre les impies, 12-20 ; 3^o il lui promet, s'il s'amende, un retour de bonheur et une prospérité plus grande qu'autrefois, 21-30.

634. — VIII^e discours de Job : III^e réponse à Éliphaz, xxiii-xxiv.

Malgré la vivacité des attaques d'Éliphaz, Job reste maintenant calme. 1^o Il réitère d'abord son souhait de se justifier devant Dieu. Ses plaintes sont regardées comme une révolte contre lui ; cependant il lui permettrait, lui, de s'exprimer librement en sa présence. Mais Job voit bien qu'il n'obtiendra pas la faveur d'être admis en sa présence, xxiii, 2-9. 2^o Quoi qu'il en soit, il est certain d'avoir observé les commandements de Dieu. Pourquoi donc Dieu le châtie-t-il ? Il l'ignore, xiii, 10-17. 3^o Mais qui peut comprendre pourquoi tant d'innocents souffrent dans le monde, xxiv, 1-12, et 4^o pourquoi, au contraire, les méchants ne sont pas punis comme ils le méritent et vivent heureux jusqu'à leur mort ? xxiv, 13-25.

635. — III^e discours de Baldad; xxv.

Au lieu de répondre à Job, il parle comme s'il n'avait rien entendu et ajoute seulement au discours d'Éliphaz quelques mots courts et solennels (1) sur l'incompréhensible majesté de Dieu et le néant de l'homme. Devant Dieu, les créatures les plus saintes ne sont point pures. Il veut faire entendre par là à Job qu'il ne peut être pur lui-même devant Dieu,

(1) « Ultimum hocce classicum, dit Schultens, quod a parte trium virorum sonuit, magis receptui canentis videtur quam prælium renovantis. » *Liber Job*, in xxv, 1; Liège, 1737, t. II, p. 692.

2-6. C'est le dernier mot de ses amis. Sophar n'intervient plus.

636. — IX^e discours de Job : III^e réponse à Baldad, xxvi.

Job répond brièvement au dernier discours de Baldad. 1^o Il lui reproche ironiquement l'inutilité de ce qu'il vient de dire, 2-4, et il lui montre ensuite qu'il peut peindre, aussi bien que lui, la puissance de Dieu, ce qu'il fait en effet d'une manière supérieure. 2^o Il décrit la puissance divine dans l'enfer (le *schedl*), 5-7 ; 3^o dans les airs, 8-10 ; 4^o dans le ciel et sur les mers, 11-14.

637. — X^e discours de Job, xxvii-xxviii.

Les amis de Job ne lui répondant plus, il reste comme maître du champ de bataille. Il en profite pour compléter sa victoire dans deux discours. Dans le premier, en pensant à ses amis, dans le second, en ne songeant plus à eux, il ouvre toute son âme, il développe ses idées et ses croyances, il exprime ses craintes par rapport à son propre sort et fait connaître ses vues sur la Providence. Au commencement du premier discours, 1^o il atteste à ses amis que sa vie tout entière dément leur accusation ; il ne peut s'avouer coupable, car il ne l'est pas : s'il le faisait, il trahirait la vérité et mériterait ainsi ses souffrances, xxvii, 2-12. 2^o Il reconnaît d'ailleurs que la Providence punit souvent le pécheur, même en ce monde, mais cette loi souffre des exceptions, xxvii, 13-23. 3^o Les voies de Dieu sont cachées ; l'homme peut bien sonder les profondeurs de la terre, xxviii, 1-11 ; 4^o mais non les profondeurs de Dieu ; l'enfer ou le *schedl* lui-même ne le peut, xxviii, 12-22. 5^o Seul, Dieu connaît ses propres secrets ; à l'homme d'avoir la crainte de Dieu, xxviii, 23-28.

638. — XI^e discours de Job, xxix-xxxI.

En décrivant d'une manière si éloquente l'impénétrabilité de la sagesse divine, Job a montré à ses amis combien il était téméraire de leur part de vouloir assigner les raisons pour lesquelles Dieu le faisait souffrir. Comme ils ne lui répondent rien, Job commence un long discours, divisé en



39. — L'ONAGRE DU DÉSERT. (P. 237. Job, XXXIX, 5-8; VI, 5; XI, 12; XXIV, 5.) (Bas-relief assyrien de Ninive.)

trois parties : I. il décrit sa félicité passée, qu'il ne peut se rappeler sans douleur dans son état présent ; II. il décrit ensuite ses douleurs actuelles ; III. enfin il dit combien elles sont pour lui inexplicables, parce qu'il n'a pas conscience de les avoir méritées par ses péchés. Ce discours est moins une continuation de la discussion qu'une récapitulation méthodique et complète de ce qu'il avait avancé déjà : 1^o qu'il n'a point mérité son malheur et 2^o qu'il en ignore la cause.

1^{re} partie : Félicité passée, xxix. — 1^o Souvenirs mélancoliques du bonheur, des honneurs et de la considération dont il a autrefois joui, 2-11. 2^o La considération dont il jouissait était méritée par son zèle à défendre les droits de l'opprimé ; c'est pourquoi il croyait pouvoir compter sur la stabilité de son bonheur, 12-20. 3^o Il inspirait à tous confiance, et cette confiance était fondée sur la peine qu'il prenait pour l'intérêt du prochain, 21-25.

II^e partie : Malheurs présents, xxx. — Ils sont décrits en trois tableaux qui commencent tous par le mot *nunc*. 1^o Maintenant les hommes les plus méprisables s'élèvent contre lui, 1-8 ; 2^o maintenant il est pour eux un objet de moquerie ; ils l'attaquent de toutes leurs forces, 9-15 ; 3^o maintenant il a cependant assez à souffrir, sans cette peine de surcroît, de la part de ses propres maux et de la part de Dieu, 16-23. 4^o Combien moins ses amis devraient-ils se tourner contre lui, puisque sa félicité passée s'est changée en une douleur si cruelle ! 24-31.

III^e partie : Conscience de son innocence, xxxi. — Du moins sa conscience est-elle pour lui. 1^o Il ne s'est jamais abandonné à ses passions, 1-12 ; 2^o il ne s'est jamais servi de sa force pour traiter injustement les faibles, 13-23 ; 3^o il n'a jamais été arrogant, comme on le lui a reproché, ni envers Dieu ni envers les hommes, 24-40.

III^e partie : Intervention d'Éliu, xxxii-xxxviii.

639. — Rôle d'Éliu.

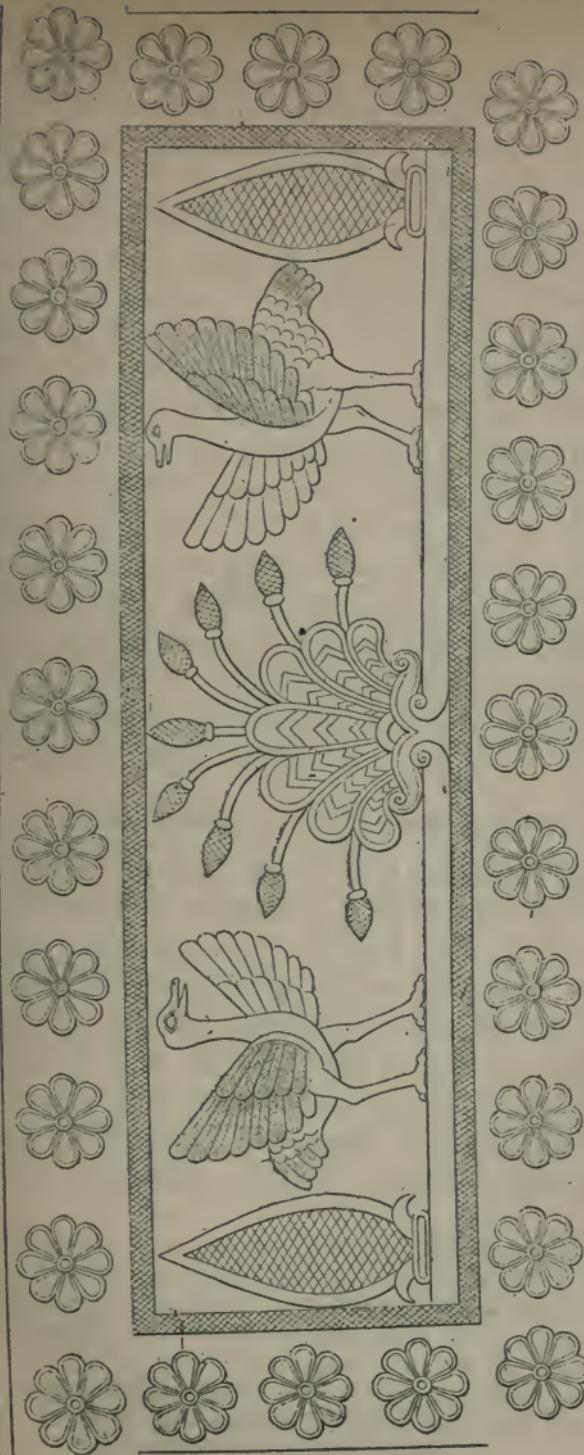
La conclusion de Job, c'est qu'étant innocent il ne sait pas

pourquoi Dieu l'afflige. Éliu intervient et veut lui apprendre la raison de ses souffrances. C'est un jeune homme, issu probablement d'une branche collatérale de la famille d'Abraham, xxxii, 2, 6; cf. Gen., xxii, 21. Il a écouté en silence, comme il convenait à sa jeunesse, mais non sans indignation, des hommes plus âgés que lui, xxxii, 6-7, qui lui paraissent avoir avancé beaucoup d'erreurs. Poussé par une inspiration divine, il s'adresse maintenant aux deux partis. Ils se sont tous trompés, puisqu'ils n'ont vu ni les uns ni les autres un des principaux buts de la souffrance : c'est que Dieu *parle* à l'homme par la voix de la douleur et lui enseigne toutes les vertus. Tout en faisant ressortir ce caractère médicinal, préventif et didactique de la souffrance, Éliu redresse accessoirement ce qui lui a paru faux à un degré quelconque dans les paroles de Job et de ses amis. Ses discours sont au nombre de quatre. Les Pères les ont sévèrement jugés. « *Magna Eliu ac valde fortia protulit*, dit S. Grégoire le Grand, *sed hoc unusquisque arrogans habere proprium solet, quod dum vera ac mystica loquitur, subito per tumorem cordis quædam inania et superba permiscet* (1). » Éliu est en effet présomptueux et avide de faire étalage de sa science, mais il n'en fait pas moins ressortir une vérité nouvelle, qui n'avait pas encore été présentée, celle de l'utilité de la souffrance pour purifier l'homme et l'instruire; ce qui montre que le juste lui-même peut être affligé. Il prépare ainsi la manifestation de Dieu, en faisant cesser les plaintes de Job; Dieu n'a plus, en paraissant, qu'à faire confesser à Job qu'il a eu tort de se plaindre.

640. — 1^{er} discours d'Éliu : L'homme n'est point sans tache aux yeux de Dieu, xxxii-xxxiii.

Après une introduction historique, en prose, xxxii, 1-6^a, dans laquelle sont mentionnées l'indignation de Job contre ses amis, 1-3, et les raisons qu'a eues Éliu de se taire d'abord

(1) S. Greg. Mag., *Moralia in Job*, l. XXIV, c. XII, n° 36, t. LXXVI, col. 397. Cf. Olympiodore, dans Nicetas, *Catena in Job*, Londres, 1637, p. 484.



40. — L'AUTRUCHE. (P. 237. Job, XXXIX, 13-18.) Les deux autruches, les ailes éprouvées, sont tournées vers la fleur sacrée des Assyriens. Derrière elles est le cône de pin. Le tout est encadré dans une bordure de rosaces.
(Broderie du manteau d'un grand officier de la cour des rois d'Assyrie.)

et de parler maintenant, 1^o Eliu commence en disant qu'il a laissé parler les amis plus âgés de Job, dans l'espérance qu'ils le réfuteraient, mais puisqu'il s'est trompé (1), il prend la parole, xxxii, 6^b - 14. 2^o Quand ils ont eu fini leurs discours, il s'est tu quelque temps encore ; l'esprit le pousse maintenant à exposer sans partialité ce qu'il pense, xxxii, 15-22. 3^o Que Job l'écoute, car il sera sincère et clair ; Job n'a pas d'ailleurs à craindre devant lui comme devant Dieu, puisqu'il est son semblable, xxxiii, 1-7. 4^o Quand il a fini ce long exorde, il entre dans le cœur de son sujet. Job s'est déclaré innocent à l'encontre de Dieu, mais il est faux que Dieu ne manifeste pas à l'homme sa volonté, il la lui manifeste de plusieurs manières, d'abord par des visions de nuit, xxxiii, 8-18 ; 5^o ensuite par la souffrance et par la maladie, qui est un des langages de Dieu. Ces coups ne doivent point décourager l'homme, mais plutôt, au moyen de l'intercession des saints, lui faire reconnaître ses péchés, xxxiii, 19-30. 6^o Péroraison : Job peut continuer à l'écouter tranquillement ou lui répondre, xxxiii, 31-33.

641. — II^e discours d'Éliu : Apologie de la justice divine, xxxiv.

Job ne lui répond rien. Éliu a consacré en partie son premier discours à montrer que Dieu n'est pas injuste envers l'homme ; il consacre le second tout entier à développer cette idée et à établir que Dieu gouverne le monde avec équité. 1^o Il prie les assistants de l'écouter et de prononcer. Job accuse Dieu de ne point le traiter avec justice, 2-9 ; 2^o mais comment Dieu pourrait-il être injuste, puisqu'il crée et gouverne le monde librement, 10-18 ? 3^o la justice de Dieu envers ses créatures éclate de toutes parts : sa toute-puis-

(1) « Non sunt longævi sapientes nec senes intelligunt judicium, » xxxii, 9. Cordier dit là-dessus, dans son *Job elucidatus*, p. 588. « Sæpo a Deo juvenes magno pretio æstimantur, senes vero pro nihilo habentur, quia hi morum levitate repuerascunt, illi virtutum muturitate consenescunt... Hinc est illa frequens Sacrarum Litterarum consuetudo, ut seniores propter morum intemperantium pueri dicantur; juniores propter virtutum excellentiam senes appellantur. » D'où le nom de *presbyteri*, donné même aux jeunes prêtres.

sance et sa science infinie lui permettent de juger avec pleine justice, 19-28. 4^e Comment pourrait-on calomnier les voies de Dieu, puisqu'il se propose comme but le bien des hommes? On doit plutôt s'humilier devant lui, et c'est parce que Job ne le fait pas qu'il mérite le châtiment divin, 29-37.

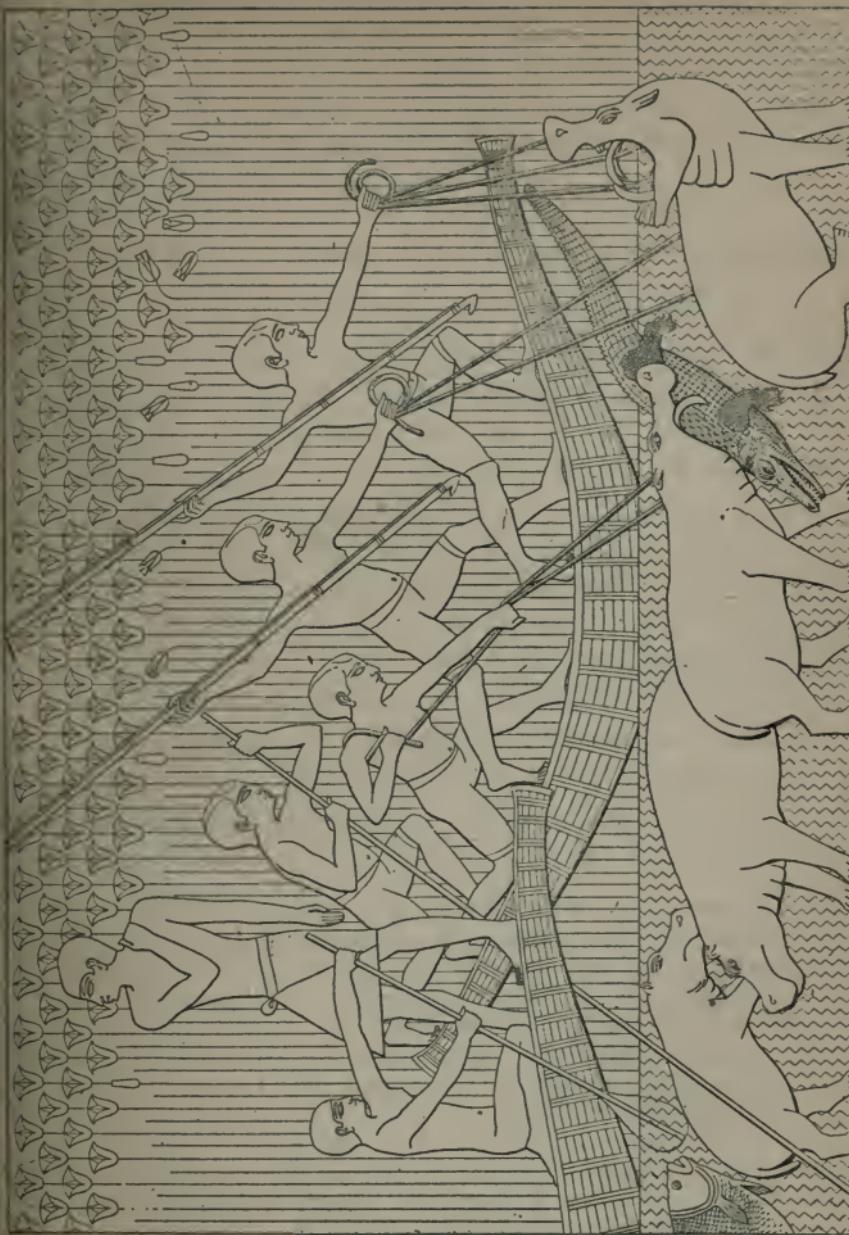
642. — III^e discours d'Éliu : réfutation de la seconde affirmation de Job sur l'inutilité de la confiance en Dieu, xxxv.

Il développe dans ce discours l'idée qu'il avait déjà exprimée contre Job, xxxiv, 9, et il affirme que, par la piété ou l'impiété, l'homme se rend utile ou nuisible à lui-même. 1^o Quand Job dit que la piété est inutile à l'homme, croit-il par là que l'homme puisse donner ou enlever quelque chose à Dieu ? 2-8. 2^o Ceux-là se plaignent en vain qui négligent, par présomption, de recourir à Dieu; que Job prenne garde de leur devenir semblable ! 9-16

643. — IV^e discours d'Éliu : Dieu afflige l'homme pour le garder du péché et l'exciter au repentir, xxxvi-xxxvii.

Dans son dernier discours, Éliu expose encore plus complètement les motifs pour lesquels Dieu permet que le juste soit affligé: c'est pour le tenir en garde contre le péché, ou, s'il a péché, pour l'exciter au repentir. 1^o Son exorde annonce des raisons décisives en faveur de sa thèse, xxxvi, 2-4. 2^o Dieu est tout-puissant, mais il ne dédaigne personne, et c'est ce qu'il montre en éprouvant ceux qu'il aime, xxxvi, 5-12. 3^o C'est pour le plus grand bien de Job que Dieu l'afflige; il doit donc veiller à ne pas perdre par sa faute la bénédiction que Dieu veut répandre sur lui, xxxvi, 13-22. 4^o L'homme doit louer humblement ce maître incomparable qui manifeste sa puissance et sa sagesse par ses œuvres merveilleuses et par les phénomènes atmosphériques, xxxvi, 23-33. 5^o Éliu décrit en détail l'orage, sa magnificence et ses suites, xxxvii, 1-13 (1).

(1) « Dans le xxxvii^e chapitre,... on sent que les accidents météorologiques qui se produisent dans la région des nuages, les vapeurs qui se condensent ou se dissipent, suivant la direction des vents, les jeux



41. — HIPPOPOTAMES ET CROCODILE. (P. 237. Job, XL, 10-XLI, 25.) Le premier hippopotame, à droite, est harponné par des Égyptiens (Job, XL, 19). Le second tient dans sa gueule un crocodile. À gauche, jeunes hippopotames. (Bas-relief de Memphis, VI^e dynastie.)

6° En face de pareils spectacles, Job peut bien reconnaître sa faiblesse et son ignorance, comme Éliu reconnaît la sienne, xxxvii, 14-24. C'est la conclusion naturelle des discours d'Éliu et la préparation de l'apparition de Dieu qui se manifeste maintenant au sein d'une de ces tempêtes que l'orateur vient de décrire.

IV^e partie : Apparition et discours de Dieu, xxxviii-xlii.

644. — Raisons de l'intervention de Dieu.

Ce que Job avait si ardemment souhaité, xiii, 22, arrive enfin : Dieu apparaît. Le mystère de la souffrance n'a pas encore été complètement éclairci. Il est démontré que la thèse des trois premiers adversaires de Job est insoutenable ; il est établi que les idées de Job ne sont pas non plus toutes également justes; cependant Éliu lui-même n'a pas dit le dernier mot. Les souffrances du saint patriarche ont eu pour but de manifester la sincérité de sa vertu et de démontrer que la fidélité au devoir peut subsister dans la mauvaise comme dans la bonne fortune, mais aucun des interlocuteurs ne l'a soupçonné, et, à vrai dire, ce but ne pouvait être connu que par une révélation. A Dieu seul il appartient de trancher le différend ; lui seul peut distribuer à chacun le blâme et l'éloge, déclarer Job innocent, tout en lui reprochant les

bizarres de la lumière, la formation de la grêle et du tonnerre, avaient été observés avant d'être décrits. Plusieurs questions aussi sont posées, que la physique moderne peut ramener sans doute à des formules plus scientifiques, mais pour lesquelles elle n'a pas trouvé encore de solution satisfaisante. On tient généralement le livre de Job pour l'œuvre la plus achevée de la poésie hébraïque. Il y a autant de charme pittoresque dans la peinture de chaque phénomène que d'art dans la composition didactique de l'ensemble. Chez tous les peuples qui possèdent une traduction du livre de Job, ces tableaux de la nature orientale ont produit une impression profonde : « Le Seigneur » marche sur les sommets de la mer, sur le dos des vagues soulevées » par la tempête. — L'aurore embrasse les contours de la terre et » façonne diversement les nuages, comme la main de l'homme pétrit » l'argile docile. » Nous y voyons « l'air pur, quand viennent à souffler les vents dévorants du sud, étendu comme un métal en fusion » sur les déserts altérés. » Alex. de Humboldt, *Cosmos*, trad. Faye et Galuski, 1864, t. II, p. 52-53.

excès de parole dans lesquels il s'est laissé entraîner; faire sentir à ses trois amis leur dureté et leur opiniâtreté.

Il semble que Dieu ne saurait intervenir sans s'abaisser, et cependant comme il apparaît en maître souverain! Il ne se justifie pas, il ne dit pas un seul mot pour expliquer sa conduite, il dédaigne de parler des questions spéculatives qui ont été l'objet du débat; il a fait résoudre le problème en tête du livre par l'écrivain inspiré, qui nous a découvert le secret divin dans le prologue. Maintenant les choses se passent tout autrement que Job ne l'avait imaginé, quand il réclamait la présence de Dieu. Surpris, accablé par les questions que son Seigneur lui adresse, il comprend quelle a été sa présomption et son imprudence, il s'humilie et se tait. Dieu veut nous rappeler notre ignorance, nous apprendre à nous abaisser devant lui et à reconnaître que la véritable sagesse consiste à ne pas tenter de pénétrer ce qui est impénétrable. Comment pourrions-nous sonder les plans du Seigneur et scruter ses desseins, puisqu'il est si grand et que nous sommes si petits?

645. — Discours de Dieu, xxxviii-xli.

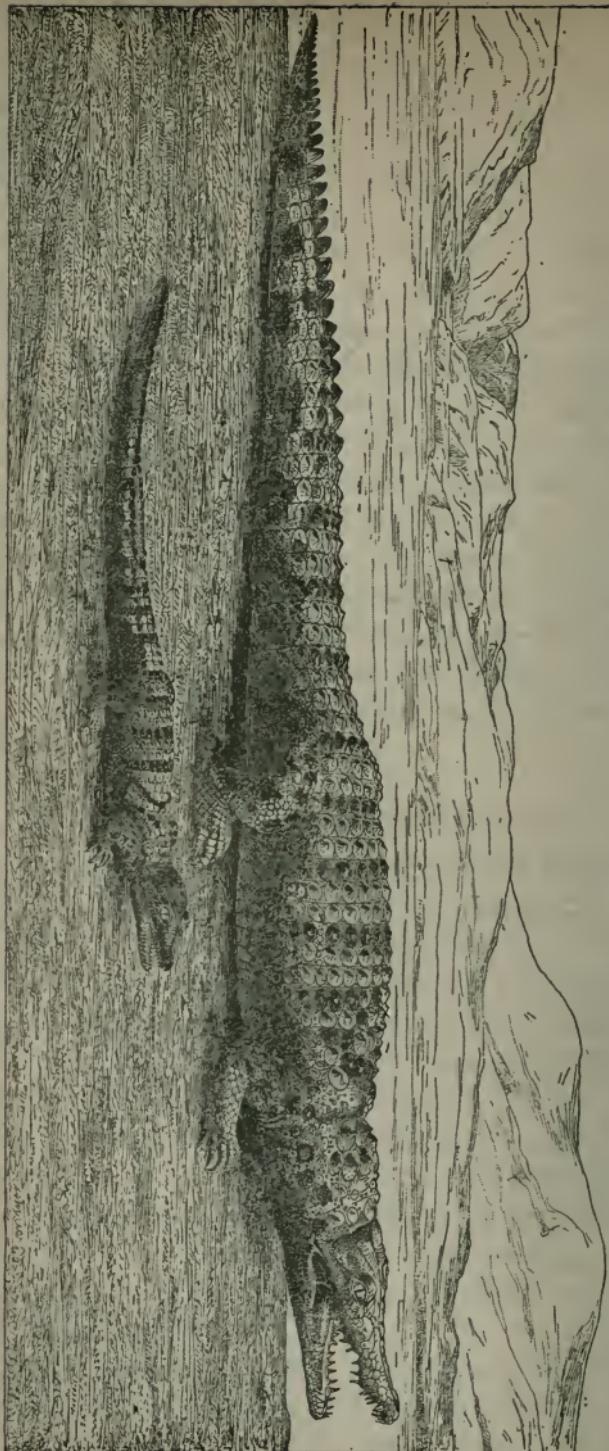
Il se divise en trois parties. La première renferme la description des phénomènes de l'ordre physique, la seconde la description du règne animal, la troisième celle de deux animaux particulièrement remarquables, l'hippopotame et le crocodile. La première et la seconde partie sont à peu près d'égale longueur, xxxviii, 1-38; xxxviii, 39-xxxix, 30; la troisième a près du double de longueur, xl-xli.

1^{re} Partie, xxxviii, 1-38. 1^o Dieu interroge Job. Lui qui veut disputer avec le Tout-Puissant, a-t-il assisté à la création, à l'emprisonnement de l'océan et à l'asservissement de la lumière? 2-15. 2^o A-t-il découvert le secret des mystères de la nature, 16-30, et 3^o, en particulier, des lois qui régissent les astres? 31-38.

II^e Partie, xxxviii, 39-xxxix, 35. Description du règne animal. 1^o Nourriture du lion et du corbeau, enfantement de la biche, xxxviii, 39-xxxix, 4. 2^o Comparaison des animaux do-

42. — CROCODILES. (P. 237. Job, XL, 20-XLI, 25.)

Crocodile adulte et jeune crocodile, sur la rive du Nil. Dans le fond, l'île de Philæ.



mestiques avec les animaux sauvages, du buffle avec le bœuf, de l'onagre avec l'âne, XXXIX, 5-12. 3^e Description de l'autruche, 13-18; 4^e du cheval (1), 19-25; 5^e de l'aigle, 26-30. Après ce tableau de sa puissance, Dieu demande à Job s'il va lui répondre. Job confesse qu'il a parlé avec légèreté et qu'il aurait dû se taire, XXXIX, 31-35.

III^e Partie, XL-XLI. Pour lui faire reconnaître encore davantage son néant, Dieu continue : — 1^o Que Job montre sa sagesse en maîtrisant ce qu'il y a d'indomptable au monde. Mais il n'est pas même en état de dompter Béhémoth, c'est-à-dire l'hippopotame, qu'on rencontre dans les eaux du Nil, en Égypte, où on l'appelait *péhémouth*, nom devenu, en hébreu, *Béhémoth*, c'est-à-dire « les bêtes ou le grand animal », XL, 2-19. — 2^o Il ne peut dompter Léviathan, mot qui désigne le crocodile; combien moins peut-il donc lutter contre Dieu, XL, 20-XLI, 3. — 3^o Puissance redoutable et beauté de Léviathan, XLI, 4-13. — 4^o Tableau de sa supériorité et de sa souveraineté incontestée dans son royaume, XLI, 14-26. — Les ch. XXXVIII et XXXIX avaient parlé des animaux de la terre

(1) Rollin dit de la description du cheval, *Traité des Études*, I. IV, c. III, § IV, n° 3, t. II, 1805, p. 595-597 : « Chaque mot demanderait d'être développé, pour en faire sentir la beauté... Les armées sont longtemps à se mettre en ordre de bataille... Tous les mouvements sont marqués par des signaux particuliers... Cette lenteur importune le cheval. Comme il est prêt au premier son de trompette, il porte avec impatience qu'il faille avertir tant de fois l'armée. Il murmure en secret contre tous ces délais, et ne pouvant demeurer en place, ni aussi désobéir, il bat continuellement du pied et se plaint en sa manière qu'on perde inutilement le temps à se regarder sans rien faire. *Fervens et fremens sorbet terram*. Dans son impatience, il compte pour rien tous les signaux qui ne sont point décisifs et qui ne font que marquer quelque détail dont il n'est point occupé. *Nec reputat tubæ sonare clangorem*. Mais quand c'est tout de bon, et que le dernier coup de la trompette annonce la bataille, alors toute la contenance du cheval change. On dirait qu'il distingue, comme par l'odorat, que le combat va se donner, et qu'il a enteudu distinctement l'ordre du général, et il répond aux cris confus de l'armée par un frissonnement qui marque son allégresse et son courage : *Ubi audierit buccinam, dicit : Vah! Procul odoratur bellum, exhortationem ducum et ululatum exercitus*. Qu'on compare les admirables descriptions qu'Homère et Virgile ont faites du cheval, on verra combien celle-ci est supérieure. »

et des animaux de l'air; la description se termine ainsi par les animaux aquatiques ou amphibiens, par les deux animaux les plus singuliers de l'Égypte.

646. — Réponse de Job, XLII, 1-6.

La seconde réponse de Job à Dieu est courte, mais complète, XLII, 1-6. Il savait que Dieu était grand et que sa conduite est incompréhensible, mais il ne le sentait pas assez; il confesse qu'il a eu tort de vouloir se mesurer présomptueusement avec Dieu et il le prie de lui pardonner. La discussion se termine donc comme cela devait être, par la victoire complète de Dieu, victoire avouée et acceptée de l'homme qui ne peut en remporter lui-même d'autre que celle-là : reconnaître son néant en présence de son créateur.

V^e partie : Épilogue, XLII, 7-16.

647. — Division et analyse de l'épilogue.

L'épreuve de Job est maintenant finie. Il a déjoué, sans le savoir, le plan de Satan : 1^o Dieu proclame son innocence devant ses amis, et leur injustice n'est pardonnée que par son intercession, 7-9. 2^o Job lui-même est récompensé : il saura que l'épreuve bien supportée devient une source de bonheur; il reçoit le double des biens qu'il avait perdus, 10-15. 3^o Il en jouit 140 ans et meurt plein de jours, 16.
